

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Rues de Paris.

RUE SAINT-DENIS.

I. COMMENCEMENTS. — DÉVELOPPEMENTS
SUCCESSIFS.

Premier article.

Ce n'est pas chose facile de suivre, à travers les siècles, l'histoire d'une rue, et surtout à Paris, où les traditions s'effacent presque aussi promptement que change l'aspect des habitations. Nous entreprendrons cependant quelques promenades historiques à travers les rues de notre vieille capitale, et d'abord nous visiterons celle qui a pour parrain le premier apôtre de Paris, le protecteur de la France.

Selon le bon évêque historien Grégoire de Tours, c'est vers 250, après la persécution de l'empereur Sévère, que Denis vint rallumer en Gaule le feu sacré de la foi du Christ. A sa voix, de nombreuses conversions s'opérèrent sur les bords de la Seine, et une église fut construite dans

l'île de la Cité. Mais l'homme de Dieu, arrêté en 272 avec deux de ses compagnons, couronna, comme eux, son apostolat par le martyre (1). Une pieuse femme nommée Catulla déroba les restes des victimes, et sur leur tombeau construisit une chapelle. Mais deux cents ans plus tard les Barbares avaient passé par là. Ce monument n'offrait plus que des ruines. Une autre femme, sainte Geneviève, le remplaça par une église qui, comblée des largesses de Dagobert, devint une illustre abbaye. Bientôt les fidèles accoururent en foule pour adresser leurs prières au patron du royaume. Aussi la route que suivaient ces dévotes processions fut-elle la première à se garnir de maisons lorsque les Parisiens sortirent de leur île, de cette Cité, le berceau de Lutèce.

On croit qu'elle avait fait partie des voies romaines ou routes militaires de la Gaule, réparées au septième siècle par les soins de

(1) Une légende populaire raconte que le saint revint le long de la rue Saint-Denis, tenant sa tête entre ses mains. Cela vient de ce qu'il fut souvent représenté, d'après la coutume des anciens peintres, portant la partie du corps que les bourreaux lui avaient enlevée. C'est ainsi que firent longtemps les artistes de l'école espagnole. Rien de plus commun que de voir leurs martyrs portant, l'un ses entrailles, l'autre ses oreilles, etc.

la célèbre épouse de Sigebert, et appelées à cause de cela par le peuple *chaussée de Brunehaut*.

La rue Saint-Denis est donc une des plus anciennes de la capitale. Dès les premiers temps, le quartier qu'elle traversa sur la rive droite du fleuve, après des conquêtes successives sur les marais de cette vaste plaine (1), fut appelé le *quartier d'outre-grand-pont*, plus tard *la ville*. Le commerce et la riche bourgeoisie vinrent s'y fixer, de même que la religion garda pour son domaine la Cité avec ses nombreuses églises, et que le *quartier d'outre-petit-pont*, appelé depuis l'Université, le quartier latin, resta consacré aux lettres et aux sciences.

Là rue Saint-Denis se prolongea successivement, à mesure que les diverses enceintes de la capitale s'avancèrent dans la campagne, sous Louis le Gros, Philippe-Auguste, Charles V, Louis XIV. Mais son développement le plus rapide, sa plus grande valeur historique, datent du règne de Philippe-Auguste. Ce fut à cette époque seulement qu'on commença à la paver. « Car le bon roi s'étant un jour mis à une de ses fenestres, de laquelle il s'appuyoit aucunes fois pour regarder la Seine couler, il advint que charrette vint à mouvoir si bien la boue et l'ordure que le roi sentit cette pueur si corrompue, et s'entourna de cette fenestre en grande abomination de cœur. Lors fit mander li prévost et borgeois, et li commanda que toutes les rues fussent pavées soigneusement de grès forts et gros. » Pendant ce règne, notre rue dépassa les murailles de la seconde enceinte bâtie par Louis le Gros, à la hauteur de la rue de la Feronnerie; elle atteignit au coin de la rue du Mauconseil les nouveaux murs, pour y aboutir à la *Porte-*

Saint-Denis, ou *Porte-aux-Peintres* (1), une des principales entrées de la ville (1211).

Mais son nom n'était pas alors le même qu'aujourd'hui. Du Châtelet à la rue de la Feronnerie, on l'appela dès le douzième siècle, la rue de la *Sellerie*, (2) à cause de la corporation dont les membres s'y étaient établis en grand nombre. En 1311 on la trouve désignée, dans les mêmes limites, sous le titre de la *Sellerie de la Grant rue* ou de la *Grant rue des Saints Innocents*. Au-delà de l'église des Innocents commençait la *Grant-rue*, la *Grant-rue de Paris*, la *Grant-chaussée de monsieur Saint-Denys*. Un nouveau faubourg la prolongea bientôt hors de l'enceinte. Enfin sous Charles V on jugea nécessaire de reculer la ligne des fortifications. Alors la rue prit, dans toute son étendue, le nom qui lui est resté. La porte Saint-Denis fut placée à l'endroit où elle se trouvait encore au commencement du règne de Louis XIV, avant que les boulevards eussent remplacé les anciennes fortifications, avant qu'un arc de triomphe eût été élevé, en 1672, aux frais des Parisiens, par les échevins et par le prévôt des marchands, empressés de faire leur cour au monarque, vainqueur sur le Rhin et à Maëstricht.

(1) Une impasse voisine se nommait au treizième siècle *l'impasse de la porte aux Peintres*. C'est encore aujourd'hui *l'impasse aux Peintres*.

(2) On remarque ici, comme dans d'autres quartiers du vieux Paris, que les selliers et les peintres étaient voisins. Quoique ces deux métiers n'aient plus rien de commun ensemble aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'au douzième, au treizième, au quatorzième siècle ils faisaient partie d'une seule et même corporation et que la peinture était presque une dépendance de la sellerie. En effet, au temps de la chevalerie les selles avaient toutes sortes d'ornements destinés à faire reconnaître le chevalier caché sous son armure. On distinguait d'ailleurs des peintres les imagiers et les enlumineurs.

(1) Ces travaux de dessèchement et de remblai sont bien indiqués par le nom de *Chaussée* qu'elle a porté si longtemps.

II. FAITS HISTORIQUES.

Menant au célèbre moustier, qui avait une couronne d'or, une main de justice et un oriflamme pour les rois vivants, aussi bien que des cercueils pour les princes défunts, la rue Saint-Denis est de toutes les rues de la grande cité celle qui peut à plus juste titre être fière de ses traditions et de ses anciennes prérogatives.

C'était elle que les rois et les reines choisissaient pour accomplir leurs pèlerinages accoutumés au tombeau des martyrs (1), pour célébrer, par une entrée solennelle, un avènement, un mariage, un sacre, une victoire. Pendant neuf cents ans c'est encore elle qui les a conduits aux caveaux funéraires. Aussi vit-elle maintes fois passer de pompeux cortèges.

Mais parmi tous ces spectacles offerts pendant le moyen âge à la curiosité des Parisiens, il en est un qui a dû laisser surtout de durables souvenirs aux honnêtes bourgeois de notre quartier : c'est l'entrée d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI.

L'historien Froissard, témoin oculaire de la cérémonie, qui eut lieu le dimanche 20 juin 1389, nous en a laissé un tableau complet. Il sera bon de nous y arrêter un peu pour nous faire une idée de ce qu'étaient ces fêtes de nos pères.

Isabeau, qui plus tard fut un objet d'horreur et de haine pour les bons Français, était alors l'amour et l'espoir du pays. Quoiqu'elle fût mariée depuis quatre ans, les troubles de la capitale avaient empêché de songer jusqu'alors à son couronnement. Enfin les braves bourgeois, espérant une diminution d'impôts, se préparèrent à la recevoir au milieu d'eux avec une magnificence extraordinaire. Charles VI en avait hautement manifesté le désir. Au jour marqué, « tant y avoit grand peuple sur la

rue Saint-Denis, que il sembloit que tout le monde fût là mandé, et sergents d'armes étoient embesognés à faire voie et rompre la presse. »

Cependant la reine, venant de l'abbaye, s'avancait lentement, « assise dans une litière peinte et dorée, et vêtue d'une robe de soie toute semée de fleurs de lys d'or (1). » Des deux côtés étaient rangés les bourgeois habillés de vert, et les officiers de la maison du roi en costume rose. Devant et derrière la reine, on admirait les nobles dames et les seigneurs dans de riches litières ou sur des palefrois magnifiquement parés. De toutes parts retentissaient les cris : Noël ! Noël !

» A la première porte Saint-Denis, ainsi que on entre dedans Paris, y avoit un ciel tout estellé (*étoilé*), et dedans ce ciel jeunes enfants appareillés et mis en ordonnance d'anges, lesquels chantoient moult mélodieusement. Et avec tout ce, il y avoit une image de Nostre-Dame qui tenoit par figure un petit enfant, lequel s'ébattiot, à part soi, à un moulinet faict d'une grosse noix, et étoit haut le ciel et armoyé très-richement des armes de France et de Bavière.

» Après ce vu, la roine de France et les dames vinrent tout le petit pas devant la fontaine, en la rue Saint-Denis, laquelle étoit toute couverte et parée d'un drapeau de fin azur, peint et semé de fleurs de lys d'or, et les piliers qui environnoient la fontaine armoyés des armes de plusieurs hauts et notables seigneurs du royaume ; et donnoit cette fontaine, par ses conduits, claret et piment (2) très-bon, et avoit là autour de la fontaine (3) jeunes filles très-richement ornées et sur leurs chefs por-

(1) Chronique de Saint-Denis.

(1) Ce pèlerinage était un devoir auquel ils ne pouvaient manquer après leur sacre, ou avant une expédition importante.

(2) Sous le nom de piment on désignait en général une liqueur aromatisée. Le claret, qu'il ne faut pas confondre avec le vin clairnet, était un mélange de cette sorte de vin et de miel.

(3) Peut-être la fontaine du Ponceau.

tant riches chaperons d'or, lesquelles chantoient très-mélodieusement. Douce chose étoit et plaisante à l'ouïr ! et tenoient en leurs mains hanaps et coupes d'or, et offroient à boire à tous ceux qui vouloient (1). Et en passant devant elles, la roine s'arrêta et les regarda moult volontiers et se réjouit de l'ordonnance. »

Mais c'était à chaque instant une nouvelle surprise. Devant l'hôpital de la Trinité (2) on avait dressé un vaste échafaud sur lequel un château figuré en planches s'élevait avec ses tours et ses créneaux. Sous les murs de ce château était rangée une troupe de personnages, fournie peut-être par la confrérie de la Passion, et dont les costumes reproduisaient les preux qui jadis avaient figuré au célèbre pas d'armes du sultan Saladin. Les chrétiens se tenaient d'une part, les sarrasins de l'autre. Dans le fond de la scène, le roi de France siégeait sur son trône, entouré des douze pairs.

« Et quand la roine fut amenée en sa litière devant l'escharfaut où ces ordonnances étoient, le roi Richard (c'était Richard Cœur-de-lion) se départit de ses compagnons et s'en vint au roi de France et demanda congé pour assaillir les Sarrasins. Ce congé pris, retourna devers les siens, et lors se mirent en ordonnance et allèrent incontinent assaillir le sultan Saladin et ses Sarrasins, et là y eut par ébattement grand'bataille, et dura une bonne espace; et tout ce fut vu moult volontiers. »

En effet, ces représentations mimiques,

(1) A l'entrée de Louis XI, en 1461, on imagina un spectacle du même genre. « Devant la fontaine du Ponceau, dit un ancien auteur, étoient plusieurs belles filles en syrènes, lesquelles chantoient de petits motets et bergerettes. »

(2) A la place où se trouve le passage de la Trinité, comme on le verra plus bas; cet hôpital devint la salle de spectacle des confrères de la Passion.

ces mascarades étoient fort du goût de nos aïeux, et elles offraient une bizarrerie curieuse. Ainsi l'on vit quelquefois à la suite du dais du roi les sept péchés mortels et les sept vertus théologiques à cheval, précédant les seigneurs et le parlement; le peuple avait de quoi s'édifier ou frémir en reconnaissant la mort, le purgatoire, l'enfer et le paradis. Enfin sur des tréteaux Abraham immolait son fils, David terrassait Goliath, l'ânesse de Balaam faisait entendre raison au prophète, ou bien des bergers dans un bocage chantaient le *Gloria in excelsis Deo*.

« Cependant la roine passa outre et vint à la seconde porte Saint-Denis (1), et là y avoit un ciel très-richement estellé, et Dieu par figure, séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et là, dedans ce ciel, jeunes enfants de chœur, lesquels chantoient moult doucement en forme d'anges. Et à ce que dame Isabeau passa dessous, la porte de paradis ouvrit, et deux anges issirent hors, et tenoient en leurs mains une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et l'assirent doucement sur le chef de la roine en chantant tels vers :

Dame enclose entre fleurs de lys,
Roine estes-vous de Paris,
De France et de tout le pays;
Nous en r'allons en paradis.

» Après trouvèrent les seigneurs et les dames, devant la chapelle Saint-Jacques, un escharfaut couvert de drap de haute lice et encourtiné en manière d'une chambre, et dedans avoit hommes qui sonnoient une orgue moult agréablement.

» Et sachez que toute la grand'rue Saint-Denis étoit couverte à ciel de draps camelotés et de soie, si richement comme si on eût les draps pour néant, ou que on fût en Alexandrie ou à Damas.

(1) Cette porte, appelée, comme nous l'avons dit, la porte aux Peintres, fut démolie sous François 1^{er}.

» Et je, auteur de ce livre, qui fus présent à toutes ces choses, quand j'en vis si grand'foison je me merveillai où l'on en avoit tant pris; et toutes les maisons à deux côtés de la grand'rue Saint-Denis étoient parées et vêtues de draps de haute-lisse de diverses histoires dont grand'plaisance étoit au voir. »

Forcés par notre cadre de laisser le bon Froissard promener plus loin son admiration, et de nous arrêter au moment où le cortège sort de notre rue et arrive au palais du Châtelet, nous ne pouvons plus parler des autres jeux qui, jusqu'à l'arrivée de la reine à Notre-Dame, c'est-à-dire jusqu'à la nuit, « lui vinrent grandement à plaisance. » Nous mentionnerons seulement ce « maître engigneur (*ingénieur, inventeur*) gennevois, lequel, habillé en guise d'un ange, s'en vint, tout chantant, sur une corde attachée depuis la haute tour Notre-Dame jusqu'à une maison du pont des Changes, et comme la roine passoit, lui mit une belle couronne sur la tête, dont cils qui le véoient s'émerveilloient comment ce se pouvoit faire. »

Nous ne saurions non plus nous dispenser de raconter les déplaisirs qu'éprouva Charles VI pour avoir été tenté ce jour-là de s'aventurer dans la foule qui remplissait la rue Saint-Denis.

« Au roi fut rapporté que on faisoit les dites préparations, et dit à Savoisy, un de ses seigneurs : « Savoisy, je te prie que tu montes sur mon bon cheval et je monterai derrière toi (1), et nous habillons tellement qu'on ne nous connoisse point et allons voir l'entrée de ma femme. » Le

favori eut beau faire des objections, le roi dit qu'il vouloit, et ainsi s'en allèrent par la grand'rue, où il y avoit moult de peuple, à l'heure que la roine passoit, et se bouta Savoisy le plus près qu'il put. Y avoit foison de sergents à grosses boulaies, lesquels frapportoient d'un côté et d'autre bien et fort, et s'efforçoient toujours d'approcher le roi et Savoisy, et les sergents, qui ne les connoissoient mie, frapportoient de leurs boulaies sur eux, et en eut le roi plusieurs coups et horions sur les épaules bien assez. Au soir, en la présence des dames et damoiselles, fut la chose sçue et récitée, et s'en commença-t-on bien à farcer, et le roi lui-même se farçoit des horions qu'il avoit reçus. »

Toutes ces réjouissances se terminèrent pour le peuple, qui en avait fait les frais, par une triste leçon. Le mercredi suivant, les honnêtes Parisiens, toujours espérant la diminution d'impôts tant désirée, avaient envoyé au palais de magnifiques présents, évalués à plus de soixante mille couronnes d'or, et portés par des individus déguisés les uns en ours, en licornes, les autres en Sarrasins. Mais tout cela ne les avait guère avancés. Après leur avoir dit « grand merci, bonnes gens; vos présents sont beaux et riches, » les augustes personnages continuèrent pendant une semaine encore à banqueter, jouter, danser et s'ébattre; puis le roi et sa femme quittèrent Paris. Aussitôt après on haussa la gabelle au nom de Charles VI, et l'on décria la monnaie de 12 et de 4 deniers qui avait eu cours sous Charles V. Il fut défendu, sous peine de la vie, de la passer; de sorte que pendant longtemps les pauvres gens ne trouvèrent personne qui voulût, malgré leur faim et leur détresse, subvenir à leurs besoins (1).

Tant de misère après tant de magnificence, ce n'était là qu'un de ces contrastes auxquels nos pères devaient être habitués.

(1) L'usage de chevaucher ainsi à deux fut très-fréquent au moyen âge. Elisabeth d'Angleterre paraissait en public sur le même cheval qu'un de ses grands officiers, et assise derrière lui. Au dix-septième siècle encore on offrait à la personne qu'on rencontrait à pied la croupe de sa bête, et c'était une politesse exquise.

(1) Chronique de Saint-Denis.

Ainsi, pour n'en citer que quelques exemples, sans sortir de notre rue Saint-Denis, ses habitants ne virent-ils pas un jour le fils de saint Louis, Philippe III, s'avancer au milieu des gémissements de la foule, se relayant avec les princes et les prélats pour porter jusqu'au moustier royal les cercueils d'un père, d'une épouse, d'un frère? Et il y avait un an à peine qu'ils avaient poussé de joyeuses clameurs au passage du pieux monarque, allant en grande pompe chercher le bourdon et l'oriflamme! Quelles graves réflexions ne purent-ils pas faire encore quand, à peu de jours de distance, ils furent témoins de deux processions funèbres, l'une pour le malheureux Charles VI, l'autre pour Henri V, *roi de France et d'Angleterre!*

En 1431, Henri VI, reçu à la porte Saint-Denis par un ange qui lui présenta un écu où la rose rouge de Lancastre était accolée aux fleurs de lys de France, passa sous leurs fenêtres pour se faire sacrer à Notre-Dame.... Six ans après, mêmes ciels étoilés, mêmes tréteaux, mêmes anges, mêmes acclamations. Cette fois, c'était Charles VII qui s'avancait sous le dais :... du misérable roi de Bourges, Jeanne la pucelle avait refait un roi de Paris.

Le 15 février 1515, François I^{er}, qui venait de succéder à Louis XII et de prendre la couronne à l'abbaye de Saint-Denis, fit aussi, à Paris, une entrée solennelle; « entrée qui fut, suivant un vieil historien du chevalier Bayard, la plus triomphante qu'on eût jamais vue en France. » La bibliothèque royale conserve dans son cabinet des estampes une suite de douze planches gravées représentant les détails de cette fête.

Quand le jeune roi arriva au milieu de la rue Saint-Denis, il passa sous une haute et large arcade à quatre piliers, peinte d'or, d'argent, d'azur et de vert, avec de nombreux ornements. Au sommet était un petit Cupidon, tenant de chaque main une flèche, qui lançait du vin en abondance.

Devant l'église du Saint-Sépulcre, on voyait diverses figures allégoriques, et entre autres, comme allusion à l'expédition d'Italie projetée par le roi, la ville de Rome, au-dessus de laquelle planait un ange tenant une épée à demi tirée du fourreau. A peu de distance, était élevée une fontaine formée par trois naïades versant chacune des flots d'un vin rouge exquis. Autour du bassin, qui était peint et doré, ainsi que le reste, plusieurs têtes de lions dardaient à tous les passants de l'eau de rose et du vin blanc.

L'ordonnance de la fête était, comme on le voit, digne des éloges que lui prodiguent les écrivains du temps, digne de l'admiration que le roi témoignait, disent-ils, à chaque pas; mais nous ne pouvons nous empêcher d'en signaler certains détails, dont il résulterait qu'au commencement du règne de François I^{er} nos pères avaient encore à recevoir des leçons de courtoisie et de bon goût.

D'après les ordres du prévôt des marchands et des échevins de Paris, de nombreux arcs de triomphe avaient été construits; et l'un d'eux était couvert d'allégories et d'inscriptions satiriques, inspirées par un esprit assez bizarre et fort peu galant. Elles étaient toutes dirigées contre les femmes, et invitaient le roi à réprimer leur vanité et leur luxe. On avait affecté de placer aux quatre coins, dans des bordures dorées, quatre des sept sages de la Grèce, « parce que ce sont eux qui ont le plus déclamé contre les femmes mondaines de leur siècle. »

François I^{er}, sans aucun doute, ne passa qu'avec déplaisir devant une pareille décoration. Il reconnut bientôt (ce sont ses propres expressions) « qu'une cour sans dames est une année sans printemps, ou un printemps sans roses; » aussi créa-t-il une cour brillante, qui devint pour l'Europe entière le centre du bon goût et de la politesse. Les femmes qu'il y attira adoucirent les mœurs, et leur donnèrent plus de grâce et d'élégance. C'est alors que naquit ce charme de la société française, qu'on appela la galan-

terie, dont François I^{er} fut le plus aimable représentant.

Comme nous venons de le voir plusieurs fois, les décrets de la Providence se formulaient souvent sous les yeux des bourgeois de notre rue par des spectacles fertiles en enseignements. Charles IX, tristement porté à sa dernière demeure par quatre gentilshommes de la chambre, suivis de quelques archers de la garde, leur montra que les victimes de la Saint-Barthélemi étaient bien vengées. Ce furent aussi pour eux deux journées mémorables, que celles des 13 et 14 mai 1609. Le 13, ils faisaient de brillants préparatifs pour accueillir dignement Marie de Médicis qui venait d'être couronnée; le 14, ils virent s'élancer, de l'étroite rue de la Ferronnerie, des gens éperdus, consternés, qui s'écriaient avec des sanglots : « On vient d'assassiner le roi ! nous avons perdu notre père ! »

Ce bon Henri, ils l'avaient vu de bien près, seize ans auparavant, le jour même où il faisait son entrée à Paris; car le Béarnais avait voulu se donner le plaisir d'assister au départ de la garnison espagnole qui défila par leur rue. Il s'était placé pour cela à une fenêtre, près de la porte Saint-Denis. Les soldats, en passant, le saluaient tous le chapeau fort bas et avec une profonde inclination. Le roi rendit courtoisement le salut à tous les chefs, puis il ajouta ces paroles prononcées sur un ton gascon et railleur : « Adieu, messieurs, faites bien mes compliments à votre maître; allez-vous en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus. »

L'espace nous manque pour raconter tous les grands événements dont la rue Saint-Denis a encore été le théâtre, à ne compter que depuis les journées des barricades de la Fronde (1648), où ses marchands furent les premiers à tendre leurs chaînes et à s'armer de piques et de mousquets, jusqu'aux émeutes du mois de septembre 1827 et aux barricades de 1830.

Ne nous arrêtons pas à ces scènes san-

glantes, passons plutôt devant les magasins de ces laborieux et industrieux commerçants; cherchons si leur rue, qui est demeurée l'asile des probités antiques, a conservé de même quelques monuments des anciens jours.

AUGUSTE DUMONCHAU.

Revue Littéraire.

*Gravures anglaises, publiées par Fisher.
Rue Saint-Honoré, n° 108. Londres,
38, Newgate-Street.*

La maison Fisher, appelant à son aide les meilleurs artistes de l'Angleterre, a entrepris la publication d'une série de gravures, ou, comme l'usage veut les nommer, d'illustrations, qui ont obtenu un grand succès auprès des artistes et des gens du monde. Romans, poésies, voyages, tout se retrouve dans les collections de M. Fisher.

Les romans de Walter Scott, l'Homère de l'Écosse, sont devenus populaires tant ils sont lus, tant ils palpitent d'intérêt, tout en nous instruisant, soit des faits glorieux du moyen âge de la France et de l'Angleterre, soit des mœurs du peuple, des grands et des rois, qu'il dépeint avec autant de charme que de vérité, soit en nous initiant aux plus profonds secrets du genre humain. Son plus grand titre à notre reconnaissance, et sa plus grande gloire, est d'avoir su nous inspirer des émotions aussi douces, aussi profondes et aussi soutenues durant sa longue carrière, en évitant d'employer les trop faciles moyens d'une peinture fatale aux mœurs : c'est là son plus bel éloge, et M. de Lamartine l'a

dignement signalé lorsqu'il lui dit dans son épître :

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page ;
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir son front couronné d'innocence.

Les voyages dans diverses parties de l'Amérique, publiés par M. Fisher, sont d'un grand intérêt et d'une bonne exécution ; mais ceux qui concernent l'Orient excitent bien plus vivement l'attention. C'est un pays de luxe que l'Orient. Quand on l'aborde avec un livre, il faut se mettre à la hauteur de ses magnificences : ses monuments sont si beaux et si nombreux, ses paysages si mobiles, ses costumes si pittoresques, qu'un simple texte a toujours été insuffisant pour le faire comprendre ; il a fallu, en se mesurant avec lui, avoir tous les arts à son service. Napoléon jeta deux millions dans le grand ouvrage d'Égypte, et le livre iconographique de M. de Forbin, sur l'Égypte et la Syrie, n'a pu se réaliser qu'à grands frais. Les ouvrages de messieurs Fisher ont cet avantage de donner la description géographique et littéraire de tous les lieux visités par M. de Forbin, et de beaucoup d'autres, à moins de frais. Leurs livres, soigneusement exécutés, donnent l'idée la plus juste et la plus complète de l'Orient, et particulièrement de la Turquie et de Constantinople.

Si je n'avais qu'un coup d'œil à donner sur la terre, a dit un grand poète, c'est Constantinople que je voudrais contempler. Cette ville merveilleuse offre, en effet, dans son ensemble quelque chose de magique qu'on chercherait en vain dans toute autre partie du globe. C'est d'abord une colline charmante couverte de jardins, de maisonnettes et de kiosques de bois peints en rouge ; à la base est le fameux château des Sept Tours, que rasant, en passant, les nombreux navires qui se croi-

sent sans cesse sur les eaux azurées de la Propontide. Au second plan, l'œil enchanté découvre, au milieu d'une forêt d'orangers et de cyprès, des terrasses et des maisons sans nombre, de grandes mosquées dont les murs peints en azur tendre ressemblent à de la porcelaine ; des minarets sculptés à jour et des colonnades mauresques. D'un autre côté, les terrasses circulaires des jardins du sérail s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes des platanes ; et de distance en distance, les groupes d'arbres laissent à découvert des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées qui s'ouvrent sur la mer.

La facilité de transport a déjà rapproché de nous la Palestine et la Syrie, et a ouvert au voyageur dans l'Asie Mineure une scène de beautés plus parfaites et plus variées que ne peuvent présenter l'Italie, la Grèce ou l'Espagne. Les voyages d'Europe commencent à devenir communs et familiers ; et les hommes soupirent pour une route nouvelle et plus hasardeuse. La Syrie présente une terre d'inspiration ; l'obscurité de ses forêts sacrées, la solitude de ses forêts et de ses hameaux, ses monastères, tantôt au milieu des bois d'orangers et de myrtes, tantôt entourés des neiges brumales, tantôt placés sur le bord des précipices, présentent des scènes si belles, et cependant si terribles, qu'elles rappellent les temps passés au voyageur qui croit entendre, dans le bruit du torrent, la voix prophétique annoncer : « Le Liban pleurera, car les peuples de la terre ont quitté mes ombrages. » Damas, sa plaine et ses jardins sans pareils, les ruines majestueuses de Balbek et de Palmyre, les retraites de Sarepte et de Béthulie, les eaux de Marah, les solitudes de Gilboa et de Midian, la source du Jourdain sortant du rocher, fournissent une série de vues.

La Méditerranée illustrée, autre publication de M. Fisher, est destinée à faire suite

à cette magnifique collection. Sous le rapport des gravures, cet ouvrage ne le cède en rien aux premiers. Même richesse dans le dessin, même fini dans l'exécution. Les gravures représentent les points les plus remarquables, les sites les plus beaux de la Méditerranée. Gibraltar, la clef du détroit de ce nom ; Malte, si chère à la valeur française ; Rhodes, si riche en souvenirs chevaleresques ; les rives embaumées de la Sicile et de la Calabre, les ruines de Carthage, l'ancienne ville d'Hippone, les villes les plus florissantes de l'ancien monde et des temps modernes qui sont semées sur les côtes d'Asie, d'Afrique et d'Europe.

Nous regrettons que le texte ne réponde pas toujours à l'exquise finesse des gravures ; mais du reste, dans une publication destinée surtout à être jugée comme chose d'art, les incorrections de style que l'on remarque çà et là dans quelques notices sont bientôt oubliées devant les chefs-d'œuvre du burin qui séduisent et enchantent le regard.

Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle, sous la direction de M. Victor Meunier, professeur. Au bureau de souscription, 3, rue Mazarine.

Ce dictionnaire, à la fois concis et complet, simple et savant, résume toutes les sciences naturelles, dont il est destiné à faciliter l'étude. Il s'adresse aux gens du monde, aux pères de famille qui s'occupent de l'éducation de leurs enfants, aux chefs d'institution, aux dames, et surtout à vous, mesdemoiselles. Je ne vous citerai que cet article, pris au hasard, pour vous donner une idée du style et de l'intérêt de cet ouvrage.

Combattant. Oiseau. — Les Combattants appartiennent à la grande section des oiseaux échassiers. Ils sont placés dans la même famille que les Ibis et les Bécasses (celle des *Scolopacidées*).

Ces petits oiseaux, que leurs mœurs ainsi que les particularités qu'offre leur plumage rendent si remarquables, existent dans tout le nord de l'Europe. Au printemps, ils viennent en assez grand nombre s'ébattre sur nos côtes. A cette époque les mâles ont revêtu leur plus beau plumage, leur tête est surmontée de petites caroncules rouges, leur cou est orné d'une énorme collerette, et leur poitrine couverte d'une cuirasse de longues plumes dirigées dans tous les sens. On les voit alors, ainsi parés, armés de pied en cap, mériter à leur manière d'être aimés de leurs belles. Ils se forment par épaisses phalanges, redressent fièrement leurs boucliers de plumes, et marchent les uns contre les autres ; ils s'approchent, ils se heurtent ; la mêlée devient générale ; ils se déchirent avec un incroyable acharnement, pendant que, retirées à l'écart, les femelles, qui seront le prix des plus braves, excitent leur ardeur en poussant de grands cris. La lutte est souvent longue, parfois sanglante : plus d'un Combattant s'enfuit épuisé de fatigue, criblé de blessures ; mais il suffit qu'il entende la voix d'une femelle pour qu'aussitôt ses forces épuisées se raniment et que de nouveau il aille s'exposer aux chances de la lutte. Ces scènes recommencent soir et matin pendant les mois d'avril et de mai. En juin les Combattants mâles subissent une métamorphose complète : ils perdent leurs ornements, et avec eux leur ardeur de plaire et leur soif des combats ; alors ils aident les femelles dans leurs soins maternels. Leur plumage devient dès ce moment méconnaissable, et c'est un des faits les plus intéressants de leur histoire, que les variétés qu'ils présentent naturellement sont aussi profondes, aussi nombreuses que celles qui se produisent sous l'influence de la domesticité. Elles ont été pour quelques auteurs le prétexte d'un certain nombre d'espèces qu'on s'accorde maintenant à rejeter.

Littérature Etrangère.

SANTA FORTUNULA.

Bonum certamen certavi.
(Tim. II, 4, 7.)

Ed a te pur, Fortunula immortale,
La fronte mia s'atterra;
Deh! chi sarà che ne discopra quale
Vivesti in sulla terra?

Nulla di te sappiam, fuorchè il bel nome
E la tomba che il porta,
E a chiari indizi di martirio, come
Per nostra fé sei morta.

L'ossa inadulte e il teschio venerando
Sembran dir che donzella
Eri trillustre, allor che iniquo brando
Svenò tua salma bella.

Forse del padre e della madre amata
Che per Gesù moriro,
Piangendo sul sepolcro, indi infiammata
Sentivi te al martiro;

Nè senza loro, e senza il paradiso
Più viver, no, potesti,
E magnanima gl' idoli hai deriso,
Ed ai leon correstì.

Forse malgrado genitori insani
Che con minacce e grida,
E con tenere lagrime e con vani
Spregi voleanti infida,

Dal lor sen con angoscia ti strappavi
Per abbracciar la croce,
E spirando al battesimo li invitavi
Con amorosa voce.

E forse allora e padre e genitrice
Commosi al detto caro,
Sciamavan: « Siam cristiani! » e la cervice
Porgeano all' empio acciaio.

E forse della vergine alla morte,
Tal che sue nozze ambia,
Eternamente farsi a lei consorte
Volle, e con lei moria.

Noi pure eternamente in ciel vederti,
O vergin, sospiriamo,
E il pregarti n' è gioia, ed esser certi
Che in te un' amica abbiamo.

SAINTE FORTUNULE.

J'ai livré un utile combat.
(Timot. II, 4, 7.)

Mon front s'incline devant toi, immortelle
Fortunule; et pourtant, hélas! qui nous dira
ce que tu fus sur la terre?

Nous ne connaissons de toi que ton beau
nom, la tombe qui le porte, et à des indices
certains de martyre, comment tu es morte pour
notre foi.

Ces frères ossements et ton crâne vénérable
semblent annoncer que tu étais une jeune fille
de quinze ans, lorsque le fer homicide frappa
ton beau corps.

Peut-être que ton père et ta mère bien-aimée
étaient morts pour Jésus, et que pleurant sur
leur sépulcre, là tu te sentis enflammée pour
le martyre.

Tu ne pus vivre désormais sans eux ni sans
le paradis, et, chrétienne courageuse, tu tour-
nas en dérision les idoles, et courus aux bêtes
féroces.

Peut-être que malgré des parents insensés
qui, par des menaces et des cris, par de dou-
ces larmes et de vaines prières te voulaient in-
fidèle,

Tu t'arrachas avec angoisses de leur sein pour
embrasser la croix, et soupirant après le bap-
tême, tu les y invitais par de tendres discours.

Et peut-être qu'alors père et mère, émus à
cette voix chérie, s'écrièrent: « Nous sommes
chrétiens! » puis tendirent le cou à la hache
impie.

Peut-être, à la mort de la vierge, celui qui
souhaitait avec ardeur devenir son époux vou-
lut lui être éternellement uni, et mourut avec
elle.

Nous aussi, ô vierge! nous aspirons à te voir
éternellement dans le ciel, et c'est pour nous
un bonheur que de t'implorer et d'être sûrs
que nous avons en toi une amie.

Due menti pie tua spoglia hanno raccolta
E tratta a queste sponde,
Ambe quell' alma a te devoto ascolta,
E sien per te gioconde.

E chiunque a Fortunula s'inchina
Gentile ottenga un core
Che lieto porti alla beltà divina
Immensurato amore !

E le afflitte, scampate appo quest' ara
Dalle mondane frodi,
Obbliin lor pene, celebrando a gara
Di te, di Dio le lodi.

SILVIO PELLICO.

Deux âmes pieuses, qui te vénèrent, ont recueilli tes restes, les ont apportés en ces lieux; sois-leur propice, et que par toi elles soient heureuses.

Et que celui qui invoquera Fortunule puise dans la satisfaction de son cœur la joie de porter un amour sans bornes à la beauté divine!

Et que près de cet autel, les malheureux consolés des fourberies du monde oublient leurs chagrins en célébrant à l'envi tes louanges et celles de Dieu !

M^{me} ÉLISA VAN-TENAC.

Éducation.

Le Pèlerinage à saint Maur.

Au printemps de 1840, deux jeunes filles habitaient seules une maisonnette dans un village de la Beauce, nommé Aulnay. Julie et Madelaine Gersant étaient les petites-nièces d'un vieux médecin qui venait de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Depuis que Julie et Madelaine avaient perdu leur oncle, elles travaillaient pour vivre. Ayant été élevées à Chartres dans une bonne pension, elles cousaient et brodaient avec une telle perfection, qu'elles avaient obtenu sans peine la pratique d'une forte maison de lingerie de Paris. Mais quel que soit son talent, une femme gagne peu en un jour à manier l'aiguille; les deux sœurs y suppléaient par leur assiduité. Le laboureur le plus matinal en trouvait au moins toujours une assise contre la croisée, l'ouvrage à la main, et souvent les habitants d'Aulnay remarquaient que la lampe du docteur éclairait la chambre des jeunes filles bien avant dans la nuit.

Cependant, l'une de ces jeunes personnes si laborieuses pouvait devenir une riche héritière. L'inventaire du docteur s'était monté à la somme fabuleuse de cinq cent mille francs, et, par son testament, il avait donné cette fortune à celle de ses nièces qui serait choisie pour femme par Charles Bonvoisin, fils d'une sœur à lui, et officier dans un régiment des chasseurs d'Afrique. Mais, si malgré cette magnifique dot le capitaine Charles ne voulait épouser ni Madelaine ni Julie, le docteur distribuait son argent en divers legs pieux, ne laissant à ses héritiers naturels que sa petite maison d'Aulnay, et une modique somme de trente mille francs à partager entre eux trois.

Charles Bonvoisin était entré très-jeune au service; son oncle le connaissait à peine, et ses cousines ne l'avaient jamais vu. Julie et Madelaine s'aimaient tendrement. Seules au monde, elles avaient grandi en se serrant toujours plus l'une contre l'autre; cependant leurs caractères étaient différents; mais Dieu, qui connaît les secrètes pensées, le savait seul, car jusqu'alors les actions et les discours des deux sœurs étaient semblables. A la mort de leur oncle, elles avaient pleuré autant l'une que l'autre, et la lecture du testament qui en faisait une seule riche leur avait laissé la même tranquillité apparente... Cependant toutes les larmes ne

viennent pas du cœur, et la soumission à la volonté de l'Éternel ne se distingue pas toujours d'avec la confiance en soi-même.

Ainsi, Julie avait donné des larmes à la mort de son oncle ; larmes provoquées par la terreur, la pitié, l'excitation nerveuse que lui causa le terrible et solennel spectacle des derniers moments d'un chrétien ; mais elle ne regrettait pas ce vieillard bizarre, exigeant et bourru ; si même il fût tout à coup revenu à la vie, elle aurait impatiemment supporté la perte de sa liberté présente et celle de ses rêves pour l'avenir ; car tout en tirant son aiguille avec activité, elle se berçait de l'idée que bientôt le choix de son cousin allait lui faire de longs loisirs. « Je donnerai, se disait-elle, une dot à Madelaine, quinze, vingt mille francs, je suppose ; avec cela elle fera un bon mariage à la campagne ; nous, nous irons à Paris ; M. Bonvoisin quittera le service, et nous vivrons comme vivent les gens riches. » En se parlant ainsi, Julie considérait les jolies broderies qu'elle faisait, se parant dans sa pensée de ces riches et élégantes superfluités.

Madelaine, au contraire, avait été sincèrement affligée de la mort du vieux docteur ; elle aimait ces soins assidus qu'elle était habituée à lui rendre ; elle avait trouvé le contentement dans une entière soumission, et était attristée d'une liberté qui n'était pour elle que l'absence de devoirs à remplir. Quant à l'avenir, elle s'était dit : « Ce que j'aurai sera à ma sœur, » sans songer que Julie pût penser différemment. La médiocrité ne l'effrayait pas davantage que la fortune ne l'éblouissait ; dix mille francs d'argent lui semblaient une somme suffisante pour vivre à l'aise à la campagne ; et dans ces dispositions, elle attendait avec la plus parfaite tranquillité la réponse que ferait son cousin à la lettre que lui avait écrite M. Dumont, notaire à Anneau, exécuteur testamentaire du vieux médecin.

Un jour, par une belle matinée du mois de mars, les deux sœurs, assises dans leur

petit jardin, travaillaient avec ardeur ; elles brodaient un voile de mariée. Ce travail avait plongé Julie dans une foule de réflexions. Pour la centième fois au moins depuis trois mois, elle recommençait les châteaux en Espagne qu'elle bâtit sur son mariage à elle. Madelaine brodait avec ardeur le même voile, ne s'occupant que de la perfection de son ouvrage. Des pas qui s'approchent de la petite porte du jardin donnant sur la route attirent son attention. « Voilà monsieur Dumont, » dit-elle en se levant. Julie quitta aussi son ouvrage en rougissant ; elle cherchait justement en elle-même quelles seraient les expressions convenables pour répondre à la demande de son cousin.

« Bonjour, mon cher monsieur Dumont, lui dit Madelaine avec un joyeux empressement ; il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir. — C'est vrai, reprit Julie en cherchant à cacher son trouble sous un air précieux ; je disais ce matin à ma sœur : Il faut absolument aller nous informer de la santé de ce bon M. Dumont. — Ta, ta, ta, reprit-il en riant, je ne suis pas dupe de cette inquiétude ; vous vouliez des nouvelles, mes petites, mais ce n'est pas de ma santé. » Julie rougit beaucoup. « Eh bien, en voilà des nouvelles ; j'ai reçu ce matin même une lettre du cousin ; il nous arrive ; il a débarqué, et fait quarantaine à Toulon.... Vous voilà contentes ! »

Enfin M. Dumont déploya la lettre, sur laquelle Julie attachait des yeux perçants, et commença ainsi :

« Mon respectable ami, le grand âge de » mon oncle ne me permettait pas d'es- » pérer le conserver longtemps encore ; ce- » pendant la nouvelle de sa fin m'a frappé » d'une douloureuse surprise. Un militaire, » qui par état affronte chaque jour la » mort, ne songe guère qu'il doive sur- » vivre à aucun des siens... aussi, j'ai donné » des larmes sincères à la mémoire de mon » vénérable parent. Pour en venir à l'objet

» principal de votre lettre, c'est-à-dire au
» testament de mon oncle..... »

Julie, qui ne pouvait plus contenir son impatience, s'approcha de sa sœur, et lui serra furtivement la main :

« Dont un article important me concerne....—Il vous concerne aussi, mes belles
» petites. ... »

A cette interruption, Julie jeta sur Madelaine un regard d'impatience, dont celle-ci ne put s'empêcher de sourire. Plus résignée, elle avait repris son ouvrage.

« Dont un article important me concerne,
» je vous avouerai qu'il m'a causé une douloureuse surprise, me croyant maître de
» ma destinée...

— Mon Dieu ! il est marié ! s'écrièrent les deux sœurs.

— Ah ! voilà bien les demoiselles ! il est marié, il est marié ; elles n'ont que cette pensée en tête. De dépit, Julie se remit à l'ouvrage auprès de sa sœur.

« Maître de ma destinée, j'étais résolu à
» entrer dans les ordres religieux. Une
» telle vocation doit vous surprendre chez
» un capitaine de cavalerie ; mais votre
» surprise cesserait si vous entendiez comme
» nous la voix puissante de monseigneur
» l'évêque d'Alger, si vous étiez témoin
» des miracles opérés par sa mission évangélique dans ces contrées où tout est à
» convertir, les chrétiens aussi bien que
» les musulmans. En voyant les triomphes
» de cet apôtre de la Foi, en comptant sur
» tout les combats qu'il doit encore livrer,
» je m'étais dit : « Voilà la vraie gloire, voilà
» le drapeau sous lequel je veux vivre et
» mourir ! »

» Le testament de mon oncle est venu
» bouleverser toutes mes pensées. Si je repoussais la fortune qui s'offre à moi, je
» condamnerais en même temps à la pauvreté celle de mes cousines qui doit partager cette fortune avec moi ; cela m'a
» semblé injuste. J'ai donc sollicité un
» congé, et je me rends en Beauce, bien

» décidé à satisfaire aux dernières volontés
» de mon oncle.

» Douze années d'absence ne m'ont
» laissé qu'un souvenir bien vague de mesdemoiselles Gersant. Vous me vantez,
» mon digne ami, leur figure, leur esprit,
» comme si vous parliez à un homme du
» monde ; croyez bien que je choisirai
» pour compagne de mon voyage sur cette
» terre d'épreuves, non la plus belle, ni la
» plus aimable, mais celle de mes cousines qui me semblera être la mieux selon
» le cœur de Notre-Seigneur. »

La lecture de cette lettre fit une grande impression sur l'esprit des deux sœurs ; elles avaient été élevées dévotement, et chacune se réjouit en son âme de trouver de si bons sentiments dans l'âme de son cousin. Julie, encore plus résolue à lui plaire, redoubla de zèle religieux ; elle ne quittait presque plus l'église, où elle se rendait les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine comme une religieuse ; elle négligeait les soins du ménage et jusqu'à sa broderie, dont le produit aidait à la faire vivre, ainsi que sa sœur, dans une honnête aisance.

Madelaine était encore plus changée que sa sœur. Pour la première fois, en entendant la lecture de la lettre de son cousin, elle avait senti s'élever en son cœur un pressant besoin de l'aimer et de lui plaire ; elle s'était dit : « Mon Dieu ! pourquoi ne suis-je pas davantage selon votre cœur ! » Cependant elle ne changea rien dans ses habitudes, non qu'elle crût impossible d'être meilleure, mais parce qu'elle ne pensait pas que l'on pût devenir sainte sans le secours de la grâce, et aussi parce que sa conscience lui disait qu'on ne devait pas le tenter dans un intérêt purement humain ; ainsi on la vit toujours laborieuse, travailler avec le même zèle ; tout ce que sa sœur délaissait, elle trouvait le temps de le faire ; sa seule récréation était de cultiver quelques fleurs et les plantes médicinales de son oncle, que depuis sa mort elle distribuait gratis à ses

pauvres voisins. Après avoir travaillé toute la semaine, Madelaine consacrait à Dieu le dimanche; mais qu'une pauvre femme affligée, qu'un voisin malade réclamassent ses soins, elle n'entendait qu'une messe basse, afin d'avoir du temps pour les consoler ou les soigner. Julie jeûna obstinément tout le carême, ne manqua pas un office au temps de Pâques; mais Charles Bonvoisin ne donnait plus signe de vie. Les légataires du docteur se frottaient les mains en pensant que les causes de ce retard pouvaient leur donner cette belle fortune. Julie, inquiète, ne se décourageait cependant pas; appliquant sa dévotion à ses desirs ambitieux, elle prodiguait les neuvaines, payait des messes avec l'argent que Madelaine gagnait, brûlait des cierges à la Vierge, et enfin, voyant tant de soins inutiles, fit vœu d'un pèlerinage à Saint-Maur.

Tandis que Julie se donnait tant de mouvements, Madelaine voyait sans murmurer ses plus chères espérances s'évanouir. « Comment, dit-elle un jour à sa sœur, toi qui es si dévote, peux-tu souhaiter que notre cousin manque à sa vocation et qu'il fasse taire la voix de Dieu qui parle à son cœur, pour écouter celle des intérêts terrestres ? » Madelaine cependant se disposait à aller en pèlerinage avec sa sœur, priant tout bas saint Maur, et peut-être espérant qu'il ferait un miracle en sa faveur; car après tout, pensait-elle, un homme fait son salut en habit aussi bien qu'en soutane.

Saint Maur de Beauce est un solitaire qui vécut, mourut et fut enterré à une petite distance de la ville d'Auneau, près d'une chapelle consacrée à saint Rémy. C'est le 24 juin que commence le pèlerinage. Dès le matin de ce jour, Julie et Madelaine s'occupèrent de leur toilette. Les nièces du docteur n'avaient pas quitté le costume des filles de la Beauce; elles portaient ce joli petit bonnet blanc bien plissé; une robe de mousseline de laine

grise à corsage plat, et un tablier de soie noire complétait leur costume de demi-deuil.

Les deux sœurs se disposaient à se joindre aux pèlerins d'Aunay, afin de prendre avec eux le chemin de la chapelle de saint Rémy. Madelaine achevait de ranger dans la maison, Julie fermait les volets en dehors, lorsqu'une petite fille de huit à dix ans arrête son bras : « Ah ! mademoiselle Gersant ! ayez pitié de moi, dit-elle ; maman est bien malade ; venez la voir avant de partir ; je ne sais que faire pour la soulager ; elle ne m'entend pas quand je lui demande ce qu'elle veut. — A quoi penses-tu, ma pauvre Andrine ? crois-tu donc que je suis médecin comme mon oncle ? je ne me connaîtrais pas plus que toi à la maladie de ta mère ; d'ailleurs je vais visiter la châsse de saint Maur pour la remise de mes péchés, ajouta Julie en se signant dévotement, et je n'ai pas de temps à perdre. » Andrine se mit à pleurer. « Tout le monde va à Saint-Maur ; je vais rester seule au village, et ma pauvre mère mourra faute de secours. Ah ! mademoiselle Madelaine, ayez pitié de moi ; j'ai peur ; je sens bien que je suis trop enfant pour soigner ma mère, et qu'elle va mourir ! »

Madelaine, qui s'avançait son livre de prières à la main, s'arrêta aux paroles déchirantes d'Andrine ; elle connaissait la mère de cette malheureuse enfant : c'était une pauvre veuve à laquelle l'excès du travail occasionnait souvent des hémorrhagies.

« Va la première, dit-elle à sa sœur, je te rejoindrai en route ou chez M. Dumont. — N'y manque pas au moins, répliqua Julie ; tu as fait vœu d'aller en pèlerinage à Saint-Maur, et si tu y manquais, saint Maur te punirait ! » Sans perdre de temps en vains discours, Madelaine suivit Andrine. La veuve était en effet au plus mal ; la quitter était exposer sa vie. Madelaine fit tout de suite le sacrifice de sa dévotion ; et cependant, en cet instant, l'idée que saint Maur aurait assez de cré-

dit pour décider le capitaine Bonvoisin à la prendre pour femme lui traversa l'esprit... ce fut une raison de plus pour accomplir son devoir de chrétienne aux dépens de ses désirs secrets. Quant aux menaces de Julie, elle s'en inquiétait peu; une voix plus haute parlait à son cœur, et lui disait que celui qui avait béni le bon Samaritain et dit aux hommes : *Aimez-vous les uns les autres*, saurait bien la protéger contre le ressentiment de saint Maur.

Le ravin verdoyant qui traverse les plaines découvertes de la Beauce unit le village d'Aulnay à la petite ville d'Auneau. Cet oasis d'ombre et de verdure est célèbre dans l'histoire par la victoire du duc de Guise sur les Reîtres. Théâtre aujourd'hui de plus paisibles exploits, il voyait défiler les nombreux pèlerins qui allaient invoquer saint Maur; les bonnets blancs des femmes ondulaient dans les taillis de chênes et de châtaigniers comme les marguerites dans un pré; cette longue ligne blanche était interrompue çà et là par la tête d'un vieillard, ou bien par les chapeaux noirs d'une bande de garçons qui, se tenant par le bras, marchaient en chantant les cantiques du saint. En dehors de ces divers groupes, se trouvait un jeune homme dont l'extérieur prêtait à beaucoup de conjectures. Sa démarche était posée comme celle d'un séminariste; son costume sévère, et l'expression de sa figure brune, se prêtaient à cette supposition, que déroulaient tout à fait de longues moustaches et une royale d'ordonnance.

— Qui était-il? où allait-il? à Auneau? ou bien à la chapelle de saint Rémy? Personne ne pouvait répondre à ces questions. Ce jeune homme était évidemment étranger au pays, puisqu'il était inconnu à tout le monde, même aux mendiants nommés *rodeurs*, qui ne laissent pas à dix lieues à la ronde une ferme, une maison, un château, sans l'avoir exploré et classé les habitants dans leur mémoire avec des notes plus ou moins favorables.

Cet inconnu marcha avec la foule jusqu'au pont d'Auneau; là il se sépara d'elle. Celles des pèlerines qui, laissant la curiosité prendre le pas sur la dévotion, suspendirent leur marche pour l'observer encore, le virent monter la grande rue, et entrer chez le notaire. Alors la nouvelle que le neveu tant attendu du docteur Gersant était arrivé vola de bouche en bouche, et parvint jusqu'à Julie, qui ne douta pas que le saint ne voulût récompenser son zèle en la montrant la première à son cousin et sous un jour aussi favorable. Bientôt on vit le jeune inconnu reparaitre accompagné de M. Dumont : le vieux notaire s'appuyait triomphalement sur son bras. A leur aspect, Julie trembla comme la feuille; pour cacher son embarras, elle se mit à réciter son chapelet avec une admirable ferveur; mais ils passèrent près d'elle sans la voir. Quand ils se furent éloignés, elle les épia du coin de l'œil, et vit celui qu'elle supposait être Charles Bonvoisin s'agenouiller dévotement devant l'image un peu grotesque de saint Maur, déposer respectueusement l'offrande d'une pièce de cinq francs dans le tronc placé à côté de la niche du saint, et distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres venus de tous les points du département pour implorer la protection du saint et la charité de ses adorateurs. « C'est lui, se dit-elle avec émotion; il veut m'observer sans être connu; » et elle alla prier dans l'endroit le plus apparent, remerciant surtout le saint de l'absence de Madeleine.

Après vêpres la procession sortit de l'église. Des indulgences sont attachées à l'attouchement de la chässe; mais comme il ne pouvait y avoir que peu d'élus, les indulgences se sont insensiblement étendues des reliques à la croix, à la bannière, aux prêtres, aux bedeaux, aux chantres, et jusqu'aux gendarmes qui entourent la chässe... aussi c'était un effroyable tumulte! Par dévotion, par enfantillage, par dérision, la foule se ruait sur le saint cortège;

les uns, formant une bruyante farandole, passaient en courant sous le brancard qui soutenait la châsse, cherchant à la toucher de leurs mains, de leur tête, de leurs épaules... beaucoup se heurtaient contre, tombaient... alors, et surtout si c'étaient des femmes, les cris, les huées, les bravos éclataient de toutes parts, et formaient un concert fort peu édifiant.

D'autres pèlerins plus réservés se contentaient d'étendre les bras vers les objets de leur vénération en s'efforçant de les toucher. Julie était de ce nombre : montée sur un monceau de terre, afin de se grandir, elle cherchait à atteindre un des objets donnant des indulgences... mais le flux et le reflux de la foule ne lui auraient pas permis de se tenir ainsi en équilibre sans le secours de celui qu'elle croyait être Charles, et qui, toujours accompagné du notaire, s'était approché d'elle. Grâce à lui, elle put baiser l'un des cordons de la bannière qu'il amena jusqu'à ses lèvres. En cet instant, Charles, car c'était lui, trouva sa cousine charmante, et Julie put croire, à voir l'émotion peinte dans ses yeux pendant qu'il la regardait, que saint Maur l'avait exaucée... Mais cette pieuse galanterie faillit être fatale au jeune officier. La procession tourbillonnait avec encore plus d'impétuosité ; les pèlerins qui passaient sous la châsse se roidissaient pour s'arrêter, tandis que ceux qui les avaient précédés cherchaient à les entraîner en courant, et que les derniers venus les poussaient avec une sorte de furie. Une robuste paysanne qui passait auprès de Charles au moment où il n'était occupé que de Julie, s'accrocha à lui, et crainte d'être renversée, tint si ferme, qu'elle lui fit perdre pied et l'entraîna avec elle au bruit des bravos de la cohue. Enfin, grâce à une vigueur peu commune, il parvint à se dégager, en s'attachant à une croix en fer qu'il sentit même s'ébranler sous ses efforts... alors seulement il reconnut, avec un effroi mêlé de dégoût, que le lieu de cette scène

tumultueuse était un cimetière ! Sa mésaventure, suivie de cette découverte, changea tout à fait ses idées au sujet du pèlerinage à Saint-Maur ; il ne vit plus que profanations et hypocrisie là où il avait admiré une foi naïve... Julie, montée sur une tombe fraîchement remuée, lui fit mal à voir, et cette impression s'augmenta encore lorsqu'il lui entendit répondre à M. Dumont, qui la pressait de retourner avec lui à Auneau : « Non, monsieur, je reste. — Mais, mon enfant, les prêtres vont souper. — N'importe, monsieur ; les messes commenceront à minuit ; j'ai fait vœu d'entendre au moins trois messes ; ainsi je vais me réunir à des saintes femmes qui ont un cierge bénit, et nous attendrons, en priant, notre tour d'entrer à l'église. — Ma chère enfant, lui dit avec bonté M. Dumont, j'aimerais mieux vous savoir chez vous que sur ce gazon ; il y a ici des gens de toutes sortes. — Soyez tranquille, monsieur ; saint Maur nous protégera ; j'ai touché sa bannière ; d'ailleurs la veillée compte pour quatre indulgences. — Alors, mon enfant, vous en avez donc bien besoin pour les acheter si cher ? » Julie, au lieu de répondre, se signa en levant les yeux au ciel avec la résignation d'une martyre ; mais cette affectation de dévotion déplut encore davantage à Charles.

La procession était rentrée ; la nuit étendait lentement son voile sur la campagne ; de toutes parts le cimetière s'illuminait de cierges plantés en terre, autour desquels les femmes accroupies comme des sauvages autour de leurs feux chantaient des cantiques ; les grossiers lazzi des garçons se mêlaient souvent aux voix discordantes des dévotes Beauceronnes. Là s'élevait une querelle, ici la lumière des cierges disparaissait sous des casquettes jetées dessus en guise d'éteignoirs, et les cris des femmes révélaient des entreprises de plus d'un genre, car les voleurs se glissent partout ! Il était aisé de prévoir que plus la nuit avancerait, plus ces scènes scandaleuses se multiplieraient ; aussi les per-

sonnes raisonnables se hâtaient-elles de regagner leur demeure.

« Monsieur, dit tout à coup le capitaine en arrêtant le vieux notaire, Julie Gersant a une sœur ? » C'était la première pensée qu'il donnait à Madelaine. — « Oui, sans doute, une jolie fille, ma foi ! mais ce n'est pas une sainte. — Comment ? manque-t-elle donc de religion ? — Non pas, non pas ! Dieu me garde de vous donner une telle idée de cette chère Madelaine ; cependant voyez-vous, elle est toute autre que sa sœur. On ne la voit pas autant à l'église ; elle fuit tous les divertissements ; nous ne l'avons point vue à ce pèlerinage, et je gage qu'elle est le front courbé sur une broderie que Julie n'a point terminée pour aller chercher des indulgences en passant la nuit à la belle étoile. »

Le lendemain de grand matin, Charles, qui avait passé la nuit chez le notaire, reprenait le chemin d'Aulnay, décidé à ne point se faire connaître de ses cousines : ce mystère lui était suggéré par un sentiment délicat. Si je ne puis, se disait-il, renoncer à ma vocation, c'est bien assez de priver mes cousines d'une belle fortune, sans encore les blesser dans leur amour-propre de femme. Qu'elles ignorent donc que je les ai vues. Une lettre du notaire qui le présentait comme un acquéreur de la petite maison du docteur devait l'introduire auprès de mesdemoiselles Gersant.

Madelaine était encore chez la pauvre femme ; penchée sur le lit de la malade, elle attendait avec impatience le médecin qu'elle avait fait mander dès la veille au soir. Un petit pâtre, presque idiot, qu'elle venait d'envoyer sur la route au devant du docteur, rencontrant Charles, qui lui demanda de lui enseigner la maison de mademoiselle Madelaine Gersant, l'introduisit chez la veuve, disant : « Mam'selle, v'là l'médecin ! » Madelaine s'élança à sa rencontre avec tout l'empressement d'un bon cœur qui entrevoit un soulagement aux maux qu'il ne peut guérir... Reconnaisant l'erreur de l'enfant, sa

figure prit une expression de tristesse dont le capitaine se sentit ému jusqu'au fond du cœur. Il lui remit la lettre par laquelle M. Dumont recommandait à mesdemoiselles Gersant de traiter avec considération la personne qui se présenterait comme acquéreur de leur maison, puisque, selon toute apparence, leur cousin refusant de se conformer aux derniers vœux de leur oncle, cette maison formerait une portion importante de leur patrimoine. « Quand il s'agirait de ma vie, s'écria Madelaine après avoir lu cette lettre, et répondant tout haut à sa pensée, je ne saurais quitter d'ici ! Seriez-vous assez bon pour attendre un peu, monsieur ? car en ce moment tout le monde est à Saint-Maur, de sorte que je ne puis charger personne de vous montrer cette maison. — Ne vous dérangez pas, de grâce, mademoiselle, répondit Charles avec empressement ; j'attendrai autant de temps qu'il sera nécessaire ; c'est déjà quelque chose que de savoir qu'il y a de bonnes âmes dans un pays que l'on veut habiter. » Mais il aurait pu parler plus longtemps, Madelaine ne l'écoutait plus. Retournée auprès de la malade, elle lui prodiguait les soins les plus touchants. Ce spectacle porta naturellement Charles à discuter en lui-même quelle femme est le plus selon le cœur de Dieu, de celle qui passe tout son temps dans les églises à le prier, ou de celle qui se consacre aux œuvres d'amour et de charité qu'il a surtout recommandées.

Le curé qui survint pour visiter la malade aida Charles à résoudre cette question. Ce bon et simple pasteur n'avait jamais beaucoup réfléchi sur ces choses ; mais, ému du dévouement continu de Madelaine, il dit à l'étranger : « Comparez, monsieur, cette sainte et courageuse fille, priant au chevet d'une mourante qu'elle assiste, avec ces imprudentes qui, à bonne intention sans doute, ont passé la nuit assises sur des tombes dans un cimetière ; et dites-moi qui figurera le mieux dans le paradis du bon Dieu. »

En ce moment, on voyait passer devant la porte de la veuve les filles d'Aulnay qui revenaient du pèlerinage, les yeux gros de fatigue, les vêtements souillés de poussière, caquetant, méditant sur les événements de la nuit... Mais de saint Maur... pas un mot!

Charles Bonvoisin en conclut qu'un trop grand attachement aux cérémonies extérieures du culte préoccupe l'esprit d'objets étrangers à la véritable religion, et en détourne le cœur. Aussi, cédant au secret penchant qui l'entraînait vers elle, il épousa Madelaine; Julie fut bien mariée par les soins de sa sœur, qui lui fit donner une belle dot. Julie habite Paris à présent; elle va dans le monde, ne manque ni une grand'messe à Saint-Roch ni le sermon d'un prédicateur en vogue. Charles et Madelaine au contraire demeurent à la campagne; leur maison, de modeste apparence, est connue de tous les malheureux, qui sont sûrs d'y trouver des consolations, des secours, et le concert de leurs bénédictions prouve combien la piété est au-dessus de la dévotion extérieure.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

MADAME ÉLISABETH.

16^{me} Tableau.

Le 10 mai 1841, les petites-filles de la bonne et respectable madame de Sérigny, sorties depuis peu de pension, se réveillèrent de grand matin, éblouies qu'elles étaient par un beau soleil de printemps. L'air était doux; les lilas, les ébéniers embaumaient; les roses printanières s'épa-

nouissaient dans les massifs qui enfermaient le château comme dans une ceinture de fleurs; les oiseaux chantaient; les perles de la rosée scintillaient sur l'herbe naissante; tout respirait la joie, le bonheur, tout éveillait dans l'âme ce sentiment intime de satisfaction dont on ne peut se rendre compte, mais dont on savoure la jouissance à l'aspect d'un beau jour.

Faire une simple toilette, s'élancer dans les allées fleuries du parterre, se parer des dépouilles des rosiers, des boules de neige et des autres arbustes, tout cela fut l'affaire d'un moment pour ces jeunes filles, dont la plus âgée comptait à peine quinze ans.

Or, ce matin-là, les petites filles de Madame de Sérigny étaient si préoccupées, qu'elles ne s'apercevaient pas que la grand'maman était en retard, elle ordinairement si exacte, si empressée à venir les embrasser, et pour la première fois ses enfants l'attendaient; enfin la porte du perron s'ouvrit, et les trois jeunes filles s'élancèrent au devant de leur grand'mère; mais quelle fut leur surprise quand elles la virent triste, sérieuse, vêtue comme en un jour de deuil, les yeux gonflés et rouges comme si elle avait pleuré!

« Mon Dieu, grand'mère, s'écria la plus âgée, êtes-vous malade? — Embrassez-moi, mes enfants, répondit madame de Sérigny, j'ai besoin de vos caresses. — En effet, bonne maman, vous avez l'air bien triste. — Oui, mes enfants, ce beau temps, ce soleil si pur, le parfum de ces roses, me rappellent de cruels souvenirs! — Grand'mère, voilà encore de grosses larmes dans vos yeux; nous allons pleurer aussi, si vous ne nous dites pas ce qui vous afflige, afin que nous puissions vous consoler ou pleurer avec vous. — Pauvres petites! dit madame de Sérigny, rentrez avec moi, venez dans ma chambre, je vais vous raconter une bien horrible histoire.... Aujourd'hui est un bien pénible anniversaire pour mon cœur. »

Madame de Sérigny alla s'asseoir dans

son grand fauteuil, ses petites-filles se placèrent à ses genoux sur des pliants, et tinrent leurs yeux tristement fixés sur leur grand'mère, qui commença ainsi :

« Fille d'un pauvre gentilhomme mort glorieusement, j'étais élevée à Saint-Cyr, lorsqu'une jeune princesse vint dans notre couvent; elle s'y fit aimer de toutes les pensionnaires, engagea les riches à secourir celles qui ne l'étaient pas, et me dota, moi, pauvre fille, qui ne possédais qu'un nom honorable. Eh bien, cette bonne et généreuse princesse, cet ange, il y a aujourd'hui quarante-cinq ans qu'elle a péri sur un échafaud, et que la main du bourreau a montrésa tête au peuple comme un trophée! — Ah! mon Dieu! s'écrièrent les jeunes filles. Qu'avait-elle donc fait? — Vous allez le savoir; mais avant, je veux vous montrer son portrait. » Elle tira un médaillon de son sein. « Oh! qu'elle était belle! dirent-elles avec admiration. — Oui, n'est-ce pas, mes enfants? Eh bien, son âme était encore plus belle que son angélique figure. » Après un moment de silence, la grand'mère reprit: « Dans ce paisible asile de Saint-Cyr, monument de piété de Louis XIV, Madame Philippine-Marie-Hélène Élisabeth de France se plaisait à venir partager nos jeux, afin de deviner nos besoins et de les prévenir. Dernière fille de ce dauphin qui, fils de roi et père de roi, n'eut pas à supporter les dangers du trône, Madame Élisabeth, orpheline dès son enfance, avait été confiée aux soins éclairés de madame la comtesse de Marsan. Cette dame aimait la princesse comme sa fille, elle consacrait sa vie à son éducation, et parvint à inspirer au jeune cœur de son élève cette sagesse aimable, cette piété douce et indulgente, ce sens droit, ce goût des plaisirs purs, et cette affabilité qui la faisaient adorer de tous ceux qui l'approchaient. Sa présence à Saint-Cyr ne troublait pas la douce égalité qui régnait parmi nous; on la respectait parce qu'elle était sage et réfléchie;

on l'aimait parce qu'elle était bonne et prévenante; on la recherchait parce qu'elle était simple et affable. Quoique bien jeune encore, son ingénieuse bonté trouvait mille moyens pour exercer sa bienfaisance. Parmi les personnes qu'elle affectionnait le plus, était mademoiselle de Causans, jeune personne sans fortune, et qui, malgré sa noblesse et ses éminentes qualités, n'avait encore pu trouver un parti, lorsqu'au grand étonnement de la cour on apprit que mademoiselle de Causans venait de se marier, et qu'elle avait apporté à son époux une dot fort convenable... Mais ce mystère fut bientôt dévoilé par M. de Beausset, évêque d'Allais, qui, saisissant une occasion de parler de la vie simple et bienfaisante de Madame Élisabeth, apprit à ses auditeurs attendris, que la jeune princesse avait consacré pendant cinq ans les présents de diamants que lui faisait, au jour de l'an, le roi son frère, à former la dot de son amie; et que depuis elle s'était imposé l'engagement de doter de même d'autres jeunes filles. « Mon Dieu! s'écria la douce princesse quand son frère voulut la louer de ces actes de bonté, on est trop bienveillant pour moi; je suis la plus heureuse, puisque je peux donner aux autres, grâce à vos bontés. »

Fuyant une cour brillante, Madame Élisabeth pratiquait de grandes mais paisibles vertus; c'était, suivant l'expression de M. de Beausset, « une douce et belle fleur qui ne voulait se montrer qu'à la solitude. » Sa vie, toute d'abnégation, était cependant active. Elle n'aimait pas à demander; pourtant, lorsqu'il s'agissait de faire récompenser des services oubliés ou de faire réparer une injustice, elle était infatigable et ne se rebutait jamais. Devenue maîtresse de ses actions, Saint-Cyr fut toujours l'objet de ses soins, et une partie de ses revenus était consacrée à soutenir les orphelines de ce couvent.

Jeune, belle, instruite, faite pour être admirée, même au milieu de la cour la plus

brillante de l'Europe; demandée en mariage par l'empereur Joseph II, par un infant portugais et par le duc d'Aoste, madame Élisabeth préféra sa solitude, ses travaux paisibles, à tout l'éclat qui lui était promis. Rarement on la voyait aux réunions de Versailles et des Tuileries; mais on était sûr de la rencontrer dans la cabane du pauvre. Louis XVI lui fit cadeau du château de Montreuil, qui, grâce au goût éclairé de la princesse, devint bientôt une ravissante habitation. A peine installée dans sa nouvelle demeure, elle se regarda comme la seconde providence des habitants qui l'entouraient; elle sut bientôt leurs noms, leur situation, l'état de leur famille; elle visita les plus pauvres, et porta partout le bien-être, la joie et la consolation. Étrangère aux intrigues de la cour, elle ne s'occupait que de botanique, de jardinage, et du moyen de faire des heureux.

D'après ses ordres, on avait construit dans le parc un chalet semblable à ceux qu'on voit en Suisse; voulant compléter l'illusion, elle fit venir de ce pays des vaches et une jeune Suissesse pour les soigner et les traire. Le chalet était la promenade favorite de Madame Élisabeth, elle y passait ses matinées avec madame de Travanes; un jour elle s'aperçut que la Suissesse était triste; elle la vit essuyer ses larmes en cachette; il n'en fallait pas tant pour éveiller la sensibilité de la princesse; elle interrogea la jeune fille, lui parla avec tant de bonté, que celle-ci, fondant en larmes, se jeta à ses genoux, la suppliant de la renvoyer dans ses montagnes... le bonheur qu'elle avait trouvé à Montreuil ne valant pas celui qu'elle avait laissé au pays... Jacques, le pauvre Jacques qui devait l'épouser, et loin duquel elle ne pouvait plus vivre. Madame Élisabeth appela Jacques à Montreuil, l'unit à celle qu'il aimait, et il devint le directeur d'un beau troupeau de vaches suisses, dont le lait était distribué chaque jour aux familles pauvres du village.

C'est ainsi, mes enfants, que cette princesse, qui par sa beauté, son esprit et ses grâces, aurait pu tenir un rang si brillant à la cour de son frère, partageait sa vie entre les arts, les plaisirs purs et la bienfaisance; sa charité même croissait avec les événements, car le terrible hiver de 1789 ayant épuisé toutes ses ressources, elle emprunta pour donner aux pauvres ce qu'elle appelait *leur revenu*.

Ce fut au milieu des jouissances si pures de cette vie calme et heureuse, que l'orage qui grondait depuis quelque temps sur la France s'amoncela autour du trône; et bientôt éclata cette sanglante tempête qui devait tout entraîner dans sa furie.

Aussi grande au milieu du tumulte qu'elle avait été simple dans le calme, Madame Élisabeth, qu'on ne voyait pas aux fêtes de la cour, aux splendeurs de Versailles, quitta sans hésiter sa retraite pour venir partager les dangers de son frère: partout où l'on souffrait on était sûr de la voir accourir.

Quel terrible changement dans sa paisible existence! Cette femme, qui ne s'occupait que du sort des pauvres, qui ne veillait qu'au bien-être de ceux dont elle était entourée, qui vivait si retirée, si humble, fut alors obligée de porter ses regards sur les événements politiques; elle les jugea avec une sagacité et une force de caractère que malheureusement on ne sut pas apprécier; et bien qu'on dédaignât ses conseils, par un dévouement sublime elle se sacrifia, et voulut partager tous les malheurs de sa famille.

Ils ne se firent pas attendre! Le 5 octobre, une populace ivre et avide de sang, partie de Paris, accourut à Versailles pour forcer le roi à rentrer dans sa capitale, où les factieux étaient plus sûrs de le surveiller. Madame Élisabeth se trouvait à Montreuil lorsqu'on lui annonça l'arrivée de cette horde. Elle se rendit aussitôt à Versailles, d'où elle fut ramenée à Paris avec sa famille. Louis XVI avait forcé ses tantes à

émigrer, il engagea madame Élisabeth à les suivre : « Non ! répondit-elle ; ma place est auprès de vous, dans la vie et dans la mort ! » Lorsque le roi crut pouvoir se soustraire à ses bourreaux par la fuite, elle le suivit, fut arrêtée avec lui à Varennes, ramenée à Paris ; et au milieu de ses geôliers, Madame Élisabeth devint la consolation de sa famille, la soutint par son courage, et lui donna l'exemple de la résignation.

Mais chaque jour les dangers augmentent. Le 20 juin, une populace effrénée ayant envahi le château des Tuileries, la princesse parcourait les appartements pour chercher le roi, la reine et leurs enfants ; forcée par la foule de s'arrêter dans une salle, un de ces furieux, se trompant, s'écrie : « La reine ! Voici la reine ! » Déjà vingt sabres sont dirigés contre la princesse sans qu'elle prononce un mot. M. de Saint-Pardoux, son écuyer, se place devant elle et s'écrie : « Non, non, ce n'est pas la reine ! — Taisez-vous donc, monsieur, lui dit la princesse en l'arrêtant ; ne les détrompez pas, épargnez-leur un plus grand crime !... »

Hélas ! mes chers enfants, pourquoi faut-il regretter que cette noble et généreuse princesse n'ait pas été immolée dans ce moment terrible et qu'elle ait été réservée à de plus cruelles épreuves ! Le 10 août, ce jour de meurtre et de sang, où le palais de nos rois fut envahi par le peuple, Madame Élisabeth, au milieu du carnage et de l'incendie, ne quitta pas sa famille ; elle la suivit à la Convention, où elle se réfugia, et de là dans la prison du Temple, où elle avait encore à lui donner de plus constantes et de plus tendres preuves de dévouement.

Le roi, désolé des privations qu'elle s'imposait, lui en témoignait son chagrin. « Mon frère, lui répondit-elle avec douceur, il ne me manque rien quand je suis près de vous ; c'est votre bonheur seul qui me manque !... »

Tant de vertus ne désarmèrent pas ses gardiens ; plus elle montrait de courage, plus ils étaient durs envers elle. Séparée du roi pendant son procès, elle ne le revit que pour recevoir ses derniers adieux ; hélas ! cette scène affreuse ne devait pas être la dernière ; elle se renouvela lorsque Marie-Antoinette fut conduite à la Conciergerie, pour de là aller à l'échafaud.

Restée seule avec sa nièce, Madame Élisabeth devint pour elle la plus tendre mère, la plus vigilante institutrice, et cette sollicitude ne fut ralentie ni par les privations ni par les rigueurs, jusqu'au moment terrible où elle fut elle-même arrachée des bras de sa nièce pour se préparer à mourir !

Oui, mes enfants, on osa accuser cette femme dont je viens de vous raconter la vie ; on osa l'accuser, que sais-je !... de vol de diamants... il fallait bien avoir quelque chose à dire contre elle, puisqu'on voulait la tuer ; et sur cet absurde prétexte on la livra à des bourreaux qui la condamnèrent à mort ainsi que vingt-quatre autres victimes.

Il ne restait plus à cette belle et vertueuse princesse qu'un exemple à donner au monde : celui de mourir avec piété et courage. Pour passer des marches du trône à celles de l'échafaud, elle avait éprouvé toutes les angoisses, subi tous les supplices... En face de la mort, elle fut ce qu'elle avait été dans la grandeur comme dans l'infortune : modeste et sublime ! elle entendit sans effroi prononcer son arrêt de mort... elle n'avait que trente ans !

Dieu, qui ne pouvait laisser sans récompense une vie si méritoire, envoya à la douce Élisabeth la force et le courage ; en vain, lorsqu'on la conduisait au supplice, une foule abjecte, insolente, horrible à voir, environnait-elle la charrette qui la portait, elle et ses compagnons d'infortune ; le calme ne l'abandonna pas un moment ; les cris de la foule barbare ne purent troubler sa sérénité. Pendant tout le trajet, elle

ne cessa de prodiguer à ceux qui étaient près d'elle les consolations les plus touchantes; et leur montrant le ciel vers lequel elle levait ses beaux yeux, elle semblait leur dire : « Attendez !... espérez ! »

Par un raffinement de cruauté, il avait été décidé que Madame Elisabeth verrait, avant de mourir, tomber les vingt-quatre têtes des victimes qui l'accompagnaient; ses bourreaux voulaient qu'elle bût le calice jusqu'à la lie... elle se résigna à ce nouveau supplice avec une angélique douceur. Placée au pied de l'échafaud, elle priait les mains liées derrière le dos; et tel était le respect qu'elle inspirait, que chaque condamné, en passant devant elle, la salua, et lui demanda sa bénédiction.

Enfin, quand le bourreau n'eut plus qu'elle à frapper, il s'en empara brusquement... le fichu qui couvrait le sein de la princesse se dérangea... « Au nom de votre mère, monsieur, dit-elle, couvrez-moi ! »

Le terrible exécuter des hautes-œuvres de la République obéit à cette voix si douce... Elisabeth le remercia, et mourut... Il semblait que c'était un ange qui allait conduire à Dieu une cohorte de martyrs. Ce jour-là, par un singulier contraste, la route que parcourut la princesse pour aller à la mort était jonchée de roses; aussi quand vient ce douloureux anniversaire, les roses sont fleuries... et ce souvenir est bien cruel pour mon cœur ! »

Lorsque madame de Sérigny eut fini sa touchante narration, ses petites-filles s'agenouillèrent devant le portrait de Madame Elisabeth; et la bonne grand'mère, unissant ses prières aux leurs, demanda à Dieu d'épargner à ses enfants d'aussi douloureux spectacles.

ADOLPHE JADIN.

Le Songe.

Venez autour de moi, venez, ô mes compagnes !
Ah ! je puis donc enfin errer dans les campagnes,
Remplir mon sein de fleurs, et poursuivre en courant
Le léger papillon sous le feuillage errant !
Qu'il est doux de renaître et de voir la nature,
De contempler le jour et sa lumière pure,
Et ce long avenir à mes regards offert !
Je respire ! O mes sœurs ! que j'ai longtemps souffert !
Que de songes affreux ont assiégé ma couche !
Que de soupirs brûlants, exhalés de ma bouche,
En dépit de moi-même ont trahi mes douleurs !
Dans ces jours où vos yeux ont versé tant de pleurs,
Au joug d'un mal cruel tristement asservie,
J'ai cru, j'ai cru toucher au terme de ma vie.
Un soir... oh ! j'en conserve encor le souvenir :

Languissante, accablée, et prête à défaillir,
Je demeurai plongée en de vagues alarmes ;
Je n'avais plus d'accents, plus de voix pour gémir,
Et l'excès de mes maux avait tari mes larmes.
Un délire effrayant égara mon esprit ;
Alors je vis la Mort, spectre affreux et perfide,
La Mort, l'horrible Mort, debout près de mon lit ;
Elle fixait sur moi son regard homicide ;
Elle étendait vers moi sa main sèche et livide...
Je voulus repousser le fantôme hideux...
Je sentis sur mon front se dresser mes cheveux,
Un faible cri sortit de mes lèvres glacées,
Tout mon corps frissonna... puis je fermai les yeux,
Et je ne sentis plus mes souffrances passées.
Pendant un jour entier que dura mon sommeil,
Ma mère avec angoisse attendit mon réveil.
Alors, en un doux songe, un ange aux blanches ailes
M'apparut : « L'Éternel me députe en ces lieux,
» Dit-il ; veux-tu me suivre aux plaines éternelles ?
» Viens, jeune fille, viens ! le repos est aux cieux. »
Il se tut : son regard interrogea mes yeux.

Et moi : « Déjà mourir, mourir si jeune encore !

» Disais-je. Las ! sitôt laisser inachevé
» Le drame aventureux que mon âme a rêvé,
» Laisser les doux plaisirs qu'entrevoit mon aurore...
» Quoi ! ne plus savourer les baisers maternels,
» Déjà quitter la vie et sa brillante fête,
» Refuser les beaux jours que l'avenir m'apprête,
» Placer entre eux et moi des adieux éternels ?... »
L'ange m'interrompit : « Viens, oh ! viens, jeune fille !

» Les plaisirs d'ici-bas n'ont pas de lendemain.
» Tu verras au tombeau descendre ta famille ;
» Tu verras de la fleur cueillie en ton chemin
» L'épine, hélas ! bientôt ensanglanter ton sein.
» Viens, le ciel s'obscurcit ; viens, déjà l'éclair brille... »
Et l'ange ouvrait son aile et me tendait la main.

« Non ! m'écriai-je, pâle et de terreur saisie ;

» Je ne briserai point la coupe de ma vie,
» Brillante et cœnte encor d'éblouissantes fleurs ;
» Si de sucs mêlés son nectar se compose,

» Une goutte de miel qui sur ses bords repose
» Rachète en un instant un siècle de douleurs,
» Et je saurai, peut-être, en respirant la rose,
» Oublier que son dard m'a coûté quelques pleurs. »

L'ange alors s'envola : je m'éveillai guérie ;
Le ciel m'avait rendu la force et la santé.
Avec ravissement mon regard enchanté
Erra sur les vallons, les bois et la prairie,
L'immense azur du ciel et la plaine fleurie.

Mais parfois leur aspect ne charme plus mes yeux ;
Je vais seule, à l'écart, loin des folâtres jeux
M'asseoir silencieuse et la tête baissée ;
Et puis, comme un remords s'offrent à ma pensée
Cet envoyé du ciel, cet ange aux blonds cheveux,
La main qu'il me tendait et que j'ai repoussée,
Et dans les cieus lointains ma place délaissée.

De mes lèvres alors s'échappe un long soupir ;
Mais je jette un regard sur ma mère adorée ;
De joie et de bonheur je la vois tressaillir,
Et je me dis, rêveuse et pourtant rassurée :

« Non, je ne devais pas mourir ! »

Soupirs, poésie par M^{me} FÉLICIE D'AYZAC,

Dame de la maison royale de Saint-Denis.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Reine de Chypre, opéra en cinq actes,
paroles de M. de Saint-Georges, musi-
que de M. F. Halévy.

La scène se passe en 1441, près de Venise.

Le théâtre représente la salle des fêtes de la villa Andréa. Au fond, une terrasse au bas de laquelle coule la Brenta ; à droite, un balcon donnant sur la campagne ; à gauche, des appartements auxquels on monte par un escalier.

Catarina, nièce et pupille du patricien Andréa Cornaro, doit épouser le jour même

Gérard de Coucy, jeune chevalier français, qui, parcourant le monde pour y chercher la gloire, a rencontré l'amour à Venise. L'aube paraît ; Gérard vient chanter sous le balcon de Catarina, qui accourt au devant de son fiancé. Le sénateur Andréa se réunit à eux, et se félicitait du bonheur de sa nièce, quand il aperçoit au fond de son appartement Mocénigo, membre du conseil des dix... Cette vue trouble Andréa. Il dit à Gérard d'aller presser l'heure de la cérémonie nuptiale, renvoie Catarina s'occuper de sa toilette... Alors Mocénigo s'avance : « Au nom de la république, dit-il au sénateur, rompez le mariage de votre nièce. Au lieu d'un simple chevalier, Venise lui offre un parti brillant. — Je re-

fuse, répond Andréa, quand ce serait un roi. — C'est un roi, dit froidement Mocénigo, c'est Lusignan, roi de Chypre, à qui Venise accorde son appui. » Andréa balance entre une telle alliance et le bonheur de sa nièce; Mocénigo ajoute : « Choisis cet honneur ou la mort. » Les seigneurs et les dames de Venise, précédés de pages, d'écuyers, et suivis des vassaux d'Andréa, viennent assister au mariage de Catarina Cornaro. Gérard arrive, entouré de chevaliers français, ses amis; des écuyers portent la bannière des Coucy. Il s'avance au devant de Catarina, qui descend l'escalier du fond, suivie d'une foule de dames. Tout le monde s'assied, pour assister à une fête, à des danses... Andréa disparaît. Un officier du palais vient annoncer que tout est prêt pour la cérémonie. Catarina s'inquiète de ne point voir son oncle. « Il nous attend sans doute à l'autel, » dit Gérard, offrant la main à sa fiancée. Mais Andréa s'avance et s'écrie : « Arrêtez ! plus d'hymen ! — C'est un affront infâme, lui répond Gérard. — Vous avez donné votre parole, lui dit Catarina. — Eh bien, je la reprends, » s'écrie Andréa. A ces mots toutes les personnes invitées à la cérémonie accusent le vieillard; Gérard le menace; Catarina se jette à ses genoux... Il résiste à toutes les prières. Les amis de Gérard et ceux d'Andréa se précipitent les uns sur les autres l'épée à la main; les dames se jettent entre eux; Gérard au désespoir va s'éloigner, et Catarina tombe évanouie aux pieds de son oncle, qui se détourne pour lui cacher ses pleurs.

Le théâtre représente l'oratoire de Catarina.

Au fond, une vaste fenêtre avec un balcon donnant sur le grand canal de Venise; à droite, une chambre secrète fermée par une portière; à gauche, l'appartement d'Andréa; en face, un prie-Dieu. Une lampe jette sa pâle clarté dans l'oratoire. Il fait nuit, et à travers la croisée du fond on aperçoit les eaux du canal éclairées par la lune.

On entend un chœur de gondoliers. Ca-

tarina entre dans son oratoire, elle écoute ces chants qui vont mourir dans le lointain. « Priez pour moi ! bons gondoliers, dit-elle avec désespoir; j'ai perdu celui que j'aime; il ne me reste qu'à mourir... » Elle fait quelques pas vers la croisée donnant sur le canal... puis, s'arrêtant tout à coup, elle demande pardon au ciel, et revient lentement s'agenouiller sur son prie-Dieu; elle ouvre son livre d'heures... un billet de Gérard s'y trouvait caché. Le chevalier la prévient que lorsqu'elle entendra sur la lagune un gondolier chanter à l'heure de minuit, elle ouvre son balcon; il viendra l'enlever pour la conduire en France. Catarina, heureuse de suivre celui que le ciel lui a déjà donné pour époux, va écouter sur la lagune... Rien encore ! elle se retourne, et jette un cri en apercevant Andréa. Le sénateur se plaint d'avoir été forcé de rompre l'union de Gérard et de Catarina; il lui apprend tout son malheur; car ce n'est point assez de ne pas être la femme de celui qu'elle aime, il lui faut être la femme d'un roi. « Si ma vie seule eût été compromise, ajoute-t-il, je l'aurais sacrifiée, mais je n'aurais pu sauver ni toi, ni Gérard... tu m'as compris, ma fille, » dit avec douleur le vieillard en s'éloignant. Catarina est effrayée de tous les dangers que lui révèle son oncle; cependant l'heure s'approche où Gérard va venir, ils vont voguer vers la France, cette terre de liberté... là ils pourront braver Venise et ses bourreaux... Une voix prononce : « Catarina ! » Catarina se retourne avec effroi, et se trouve en face de Mocénigo, sortant de la porte secrète. « Si tu veux sauver la vie de Gérard, lui dit-il, il faut lui avouer ici que tu ne l'aimes plus. — Mais ce serait un blasphème, répond la pauvre fiancée. — En ce cas tu pleureras sa mort. — Qui le frapperait ? — Leurs bras, » répond Mocénigo, soulevant la portière et lui montrant des assassins cachés le poignard à la main; puis il rentre dans la chambre dont la portière se referme sur lui. Au même

instant Gérard chante : « La mer est belle ! » Catarina se sent prête à mourir d'effroi, lorsqu'elle le voit descendre du balcon. Aux transports de joie et d'espérance du chevalier, elle ne répond que par des larmes. Étonné, il l'interroge sur la cause de sa douleur... elle va parler... la portière s'entr'ouvre et laisse briller les poignards des spadassins. « Fuis ! lui dit-elle, ce n'est plus toi que j'aime. — Viens ! tu ne peux être parjure. — Partez, Gérard ! partez sans moi. — On dit qu'un roi t'offre sa main, que ton orgueil l'accepte ; mais ce bruit est menteur ?... — Il est vrai ! » se hâte de répondre Catarina, voyant Mocénigo lui faire un signe menaçant. Gérard, au désespoir, pardonne à celle qu'il aime encore, mais il menace celui qu'elle prendra pour époux ; et repoussant Catarina, qui va tomber évanouie, il disparaît par le balcon. La portière de la chambre secrète se sépare ; les spadassins paraissent précédés de Mocénigo ; il leur montre la nièce d'Andréa, et dit : « A Chypre ! maintenant. »

La scène se passe à Nicosie, capitale du royaume de Chypre.

Le théâtre représente le jardin d'un Casino. Une vaste treille forme une tonnelle sous laquelle sont assis des groupes de buveurs ; à droite, un escalier conduit à l'intérieur du casino ; partout sont des massifs d'arbres, d'épais bosquets. Il fait nuit. La lune éclaire le fond de ce tableau, tandis que le devant est illuminé par des girandoles suspendues aux branches des arbres et par des candélabres placés sur les tables.

Des seigneurs cypriotes sont assis sous la tonnelle, des Vénitiens sont assis non loin d'eux. Les premiers boivent « à Chypre, à Lusignan, le fils de leurs rois ; » les derniers, « à Venise la belle ! que celui qui la brave soit mort. » Une querelle s'engage entre les Cypriotes et les Vénitiens, tous tirent leurs poignards... Mocénigo, ambassadeur de Venise, paraît et les sépare. Strozzi, chef de bravi à la solde de Venise, vient dire bas à Mocénigo que Gé-

rard est à Chypre, et lui montre un cavalier enveloppé d'un manteau, qui descend lentement l'escalier du fond. « Vos poignards ! » dit Mocénigo. Le bravo indique un groupe de spadassins qui se tiennent à l'écart. Il leur fait un signe, tous s'élancent sur les traces du chevalier. En ce moment on apporte des tables, des cornets, des dés ; Cypriotes et Vénitiens se mettent à jouer, à chanter ; des danseuses viennent exécuter des pas ; des chanteuses s'accompagnent de la cithare... puis tous se rendent à la salle des festins du Casino. Strozzi est resté seul, il écoute avec inquiétude... un cliquetis d'épées se fait entendre dans la partie la plus obscure du jardin, Gérard crie : « Au secours ! par Notre-Dame ! on en veut à ma vie. » Plusieurs bravi se sauvent, un poignard à la main. Voyant que le coup est manqué, Strozzi se sauve aussi du côté de ses complices. Gérard sort d'un bosquet avec un chevalier masqué. L'inconnu se démasque. « Vous qui de la chevalerie suivez si bien les lois, lui dit Gérard, votre nom ? — Permettez-moi de le taire aujourd'hui. — Que je sache au moins celui de votre patrie. — La France. — C'est aussi ma patrie ! Êtes-vous chevalier ? — Je le suis. — Je l'aurais deviné rien qu'à votre valeur. » Les chevaliers se jettent dans les bras l'un de l'autre, ils chantent la France, sa gloire et leurs regrets d'en être éloignés ; mais Gérard a laissé percer sa douleur. L'inconnu l'interroge. « Je dois me taire, répond Gérard. — Si jamais vous avez besoin de mon épée, dit l'inconnu, venez la réclamer dans le palais du roi. — Chez le roi ! se dit à part lui le fiancé de Catarina, chez ce rival qui vient de faire attenter à ma vie ? » En ce moment on entend au loin des clameurs de joie, le bruit des cloches, mêlé aux fanfares et aux salves du canoa. « Quel est ce signal ? demande Gérard. — Il annonce une reine à ce peuple fidèle, répond avec transport l'inconnu. — Il annonce pour moi la vengeance ! murmure tout bas

Gérard. — Mon frère d'armes, ajoute l'inconnu, il faut que je te quitte; mais rappelle-toi que je t'ai donné la foi d'un chevalier et le cœur d'un ami. » Tous deux se serrent la main et sortent des côtés opposés. Le jour se lève au milieu des clameurs de joie, des bruits de cloches, mêlés aux fanfares et aux salves du canon.

Le théâtre représente la grande place de Nicosie; au fond, le port; à droite, le palais du roi, auquel on monte par un vaste péron; à gauche, une longue colonnade conduisant à la cathédrale; au fond, la mer et les forts de la rade.

Le peuple se précipite en foule sur la place; il y exécute des danses avec les marins du port. Un héraut d'armes s'avance: les danses cessent. « Peuple! dit le héraut, priez pour notre reine, que les vents lui soient favorables! » Le peuple prie. On entend crier terre! et l'on voit passer le vaisseau qui porte la reine. Les canons du navire saluent le port; ceux des forts leur répondent. Les cloches sonnent à toutes volées, de bruyantes fanfares éclatent; le roi descend les degrés de son palais.... Le roi, c'est le chevalier inconnu; il est précédé de pages, d'écuyers, de hérauts d'armes, et suivi de sa cour. La reine entre dans le port sur une magnifique trirème aux armes de la république. Conduite par une députation du sénat de Venise et par le sénateur Andréa, elle descend de la trirème. Le roi met un genou en terre devant la reine, et lui baise la main. Les vivats du peuple retentissent; les corps de l'état vont au-devant de leur souveraine; de jeunes filles lui présentent des fleurs, un magnifique tapis se déroule sur le chemin qu'elle doit suivre pour se rendre à la citadelle. Le roi prend la reine par la main, la présente au peuple, qui s'incline devant elle. Des fanfares partent des terrasses du palais; une musique militaire leur répond: c'est le signal de la marche triomphale. Le roi, précédé de ses pages, de ses hérauts d'armes, de ses grands officiers, se dirige vers la cathédrale, en donnant la

main à la reine; le clergé défile ensuite, entourant l'archevêque de Chypre; les bannières de Chypre et de Venise sont portées côte à côte; les corps de l'état de Chypre, la députation de Venise, les chefs de l'armée de terre et de mer du roi, et toute la cour, suivent leur souverain. Des danseurs et des danseuses animent le cortège en jetant des fleurs sous ses pas. L'armée du roi de Chypre, sa garde d'honneur, bannières déployées, ferment la marche de ce pompeux cortège, que le peuple suit en foule.

Gérard arrive, combattu entre le désir de se venger d'un parjure en tuant celui qu'il croit un vil assassin, et la honte d'être lui-même un assassin. Ce dernier sentiment l'emportait dans son cœur lorsqu'il entend crier: « Vive Lusignan! vive Catarina! » Alors la jalousie égare sa raison. Il va pour se précipiter dans l'église; mais repoussé par la foule qui en sort, il s'abrite derrière un pilier. Le peuple se répand sur la place; une haie de gardes se forme de l'église jusqu'aux portes du palais. Lusignan donnant la main à la reine paraît suivi de toute sa cour.... En ce moment Gérard, l'épée nue, se précipite vers lui pour le frapper. Catarina se jette entre eux... Gérard reconnaît son sauveur, et laisse tomber son épée. Lusignan ne comprend rien à l'action du chevalier; Gérard refuse de s'expliquer... Il attend son sort... Le peuple veut le tuer; Catarina demande sa grâce... « Mais, lui disent tout bas Mocénigo et Andréa, la reine ne peut prier pour l'assassin de son mari.... » Lusignan se contente de faire arrêter le chevalier; les gardes l'arrachent à la fureur du peuple; Catarina s'appuie mourante sur le bras de son oncle, et le roi la regarde avec surprise.

Le théâtre représente le cabinet du roi de Chypre. A droite, la porte extérieure; à gauche, une vaste terrasse donnant sur le port; au fond, la chambre royale.

Trois ans se sont écoulés; Catarina es,

mère. Lusignan, malade et vieilli avant l'âge, est endormi sur un lit de repos. La reine et un médecin de Venise l'entourent de leurs soins. Il est tard, le médecin se retire. Catarina reste pour veiller sur le roi... Son sommeil est agité; il prononce le nom de Gérard... Catarina s'émeut... Ce nom, depuis trois ans, elle voulait l'oublier! Le roi s'éveille; il gronde doucement Catarina de rester près de lui malgré sa défense. « Je me sens mourir, dit-il : Dieu veut m'appeler à lui pour que tu sois récompensée des maux que je t'ai fait souffrir. Quand Gérard fut sauvé par un inconnu, il épancha son secret dans le sein de son libérateur... — Et... ce libérateur?... demande Catarina tremblante. — Il sait tout... répond Lusignan; de là vient ce mal affreux dont tu me vois mourir. — Ah! épargnez-moi, s'écrie Catarina au désespoir, épargnez la mère de votre enfant; vivez! » Strozzi entre; il porte le costume des officiers du palais, et vient annoncer qu'un chevalier de Rhodes, qui veut rester inconnu, vient pour lui révéler un important mystère. « Le roi, ajoute Strozzi, veut-il qu'on l'introduise, ou bien qu'on le renvoie à l'ambassadeur de Venise? — La reine l'entendra, » répond Lusignan, qui s'éloigne appuyé sur le bras de sa femme. Le chevalier entre.... C'est Gérard; Strozzi l'a reconnu, et court en prévenir Mocénigo. La reine revient pour recevoir l'étranger.... En apercevant Gérard, elle jette un cri de joie et de douleur. Gérard se plaint de la trahison de Catarina; dans l'espoir de l'oublier, il a prononcé des vœux.... Catarina lui apprend comment elle s'est sacrifiée pour lui sauver la vie... « Maintenant, lui dit-elle, éloignez-vous! — Non, répond Gérard; Lusignan a deux fois sauvé mes jours, je viens sauver les siens. — Tu viens trop tard! » dit Mocénigo, paraissant tout à coup. Alors Gérard découvre à la reine que le jour où Lusignan voulut régner pour son peuple et secouer le joug de Venise, il reçut le poison lent qui mine sa vie. Andréa, naguère

complice de Mocénigo; Andréa, que le remords vient de faire mourir dans un cloître, lui a révélé cet odieux mystère. En effet, Mocénigo avoue le crime de Venise. « Veuve de Lusignan, ajoute-t-il, il faut régner par nous, pour votre fils. Choisissez! le trône ou la mort! » Catarina, que l'étonnement et la douleur avaient abattue, se relève à ces mots : « Si Lusignan meurt, dit-elle avec énergie, je régnerai pour le venger; le peuple m'aidera lorsque je lui répéterai tes infâmes aveux. — Moi, répond Mocénigo, je lui dirai que vous et votre fiancé vous avez versé le poison, je montrerai la coupe encore humide.... Qui pourra vous sauver? Qui vous défendra? — Moi! » dit le roi, qui a tout entendu, et paraît pâle et mourant à la porte de sa chambre. La reine s'élance pour le soutenir. Mocénigo, se voyant découvert, agite son écharpe près de la fenêtre.... A ce signal, on entend au loin une forte détonation : c'est Venise qui déclare la guerre à Lusignan. Les Cypriotes se révoltent, le canon tonne, le tambour bat; Mocénigo est entraîné par les gardes. La reine sort vivement ainsi que Gérard, et le roi se fait conduire au combat soutenu par ses écuyers; mais bientôt ses forces l'abandonnent. « Laissez-moi mourir ici, leur dit-il, et courez sur les pas de la reine. — La reine! s'écrie Gérard revenant du combat, son exemple a sauvé la patrie. Vos ennemis poursuivis par le peuple se jettent dans la mer ou sur leurs vaisseaux. — Ah! je mourrai vengé, » s'écrie le malheureux Lusignan. La reine s'avance à la tête des troupes; elle se jette aux pieds du roi, qui la relève et la presse dans ses bras; puis demandant la main à Gérard il lui dit : « J'ai fait votre malheur... Venise comme vous m'avait sacrifié... Pardonnez-moi!... Catarina... Gérard... mon fils... soyez bénis! » Il meurt. La reine, après s'être agenouillée devant le corps de son époux, se relève; et présentant son fils au peuple et à l'armée, elle leur fait jurer de mourir pour lui, pour

leur liberté. Tous le jurent. Gérard met un genou en terre devant la reine ; il lui montre le ciel... seul lieu où ils se reverront jamais... puis se relevant, il indique son vaisseau aux chevaliers de Rhodes, et s'apprête à partir. Le peuple et l'armée tombent aux pieds de la reine, tandis que les armes et les bannières s'agitent de toutes parts.

La musique de M. Halévy est à la fois touchante, savante et dramatique. Le poème a de l'intérêt. Les costumes et les décorations sont riches et magnifiques. J'ai essayé, mesdemoiselles, de vous rendre compte de ce pompeux spectacle qu'on nomme un opéra ; mais je crains bien de n'avoir pu réussir !...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Economie Domestique.

Procédé pour remettre à neuf les meubles vernis.

Achetez chez le marchand de couleurs :

Huile de lin 10 centimes.

Esprit-de-vin 10 centimes.

Versez le tout dans une bouteille, que vous bouchiez ensuite ; secouez cette bouteille pour mêler ensemble ces liquides. Prenez un morceau de laine, formez-en un tampon gros comme une petite pomme ; placez-le sous le goulot de cette bouteille, que vous renversez sur le tampon ; relevez la bouteille, bouchiez-la ; et avec le tampon de laine, frottez entièrement le meuble que vous voulez vernir, en recommençant à imbiber le tampon de laine toutes les fois qu'il est sec, et en employant les mêmes précautions.

Ce mélange suffit pour un lit, une armoire à glace, une toilette et une chiffonnière.

Correspondance.

Mon Dieu ! quel contraste entre la nature et la société parisienne ! Si je mets le nez à la fenêtre, je vois la couleur du ciel se mêler avec celle de nos toits couverts de neige. Il est midi ; le jour paraît à peine ; les arbres ont l'air de squelettes qui me tendent les bras ; les oiseaux se sont cachés je ne sais où ; la terre est enveloppée d'un linceul sale ; les ruisseaux se taisent, engourdis par le froid ; les fleuves grondent de ne porter à la mer que des monceaux de glace ; le soleil, sans rayons, ressemble à une grosse orange que je pourrais prendre, tant elle me semble près de moi ; les hommes courent, les mains dans leurs poches ; les femmes trottent, les mains dans leur manchon... Quatre heures sonnent ; il est nuit ; le gaz inonde de lumière nos magasins, nos passages, nos rues ; la neige est ramassée ou fondue sous les pieds des chevaux. Il est neuf heures ; qu'Asmodée, le Diable boiteux, enlève les toits de ces maisons, de ces hôtels, de ces théâtres, et à la clarté de mille brillants soleils, je verrai des arbustes dans toute leur splendeur ; des femmes, coiffées de fleurs naturelles, les bras et les épaules nues, portant à la main des bouquets nouvellement cueillis. Ici, c'est l'Opéra et toutes ses merveilles ; là, c'est un bal et ses éclatantes toilettes ; plus loin, un concert où tous les talents se trouvent réunis. J'entendrai sur le piano M^{me} de Buzareingues, qui joue avec le talent consommé de l'artiste, et la grâce, le sentiment de la femme du monde. Mademoiselle Valérie Trinquart, son élève, qui suit dignement ses traces ; mademoiselle Jeannette Boutibonne, cette jeune Hongroise que je t'ai déjà citée pour le charme et la puissance de son exécution. Puis ce sont les accents légers et flexibles de M^{me} Voizel ; l'éclatante et fraîche voix de mademoiselle de Saint-Yon. Les chants de M. Porto et de M. Cohen, dont la belle voix donne tant d'entrain aux

duos bouffes, et puis comme intermède, ce sont les *Scènes comiques*, composées et chantées avec tant d'esprit par M. Trin-quart. Je ne te citerai que son *Chanteur cosmopolite*, qui est doué d'une organisation si essentiellement musicale, que, dès son enfance, il disait déjà *do do*. Cette scène se compose d'un refrain *yaulé*, à la manière des Tyroliens, et de couplets dans lesquels le chanteur raconte ses voyages, tantôt chantant, tantôt parlant. « En Angleterre, dit-il, me trouvant sur *the Great-Britania* (1), comme étranger, on me fit tirer *the coloss-mostar* (2), le mortier-monstre. Mon arrivée avait donc fait du bruit. Je chantai *The cherries's robber* (3) le *Petit voleur de cerises* (il chante un air et des paroles anglaises qui sont stupides). Mon petit voleur de cerises fit faire *queue*, et ce fut le *noyau* de mes succès. » Arrivé en Allemagne, il chante, sur un mouvement de menuet, un air dans lequel je n'ai entendu que les mots : *Der trink trinn ghell harr-chen der back*. « Par mes chants, dit-il, j'excitai l'admiration du prince, qui m'accorda, pour la veuve d'un Savoyard, un débit de tabac qu'elle sollicitait depuis trente-cinq ans ! Aussi, ajoute-t-il, cette femme de *Savoie* bénit la mienne. A Rome, pour être un grand chanteur, on me conseilla d'ajouter un *ni* à mon nom, les *ni* ayant pris faveur sous le règne des *Pie*. Afin de me familiariser avec la langue italienne, je répétais chaque jour pendant deux ou trois heures : *Abbandonatamente, Appazionatamente, Aggraziatamente*, et je mangeais du macaroni pour mieux goûter les beautés de la langue italienne. Vous autres Français, ajoute-t-il, vous n'avez que le mot *pauvre*; les Italiens ont les mots : *povero, poverino, poveretto, poverello*, quatre fois autant de pauvres que vous... quelle richesse ! » Alors il chante un duo italien, dans lequel il imite

tantôt la voix d'un père, tantôt la voix d'une jeune fille, puis il finit par un *ah !* paternel, pendant lequel il a l'air de donner quinze coups de couteau à sa fille... enfin, reprenant sa respiration : « Je tiens, dit-il, cette note pendant dix-sept minutes : aussi je n'ai jamais rencontré de concurrent redoutable ; ce n'est pas quand on a l'*halcine* aussi longue, que l'on puisse craindre qu'on vous la mange sur le dos. » Tire-toi, ma chère, comme tu pourras, de tous ces calembours ; je te les abandonne... Mais revenons à des choses moins amusantes, à nos travaux de femmes.

Le N° 1 est une pièce de jaconas, qui se taille sur 35 centimètres de large et sur 20 centimètres de haut. Elle se brode au plumetis ; un point turc dans le haut, terminé par une petite valenciennes cousue à plat, et un point turc entre chaque rang de broderie. Cette pièce s'attache avec deux épingles sur le devant du corset. Sur beau jaconas toute dessinée, cette pièce coûte 1 fr. 25 c. à la Brodeuse.

Les deux N°s 2 : ce sont des semés pour gilets de casimir, noir, rouge, gris ou blanc. Ces dessins se brodent en soie flauche, de la couleur du gilet. Le dessin coûte 2 fr.

Le N° 3 est un entre-deux qui peut te servir pour broder une autre pièce sur le modèle N° 1.

Le N° 4 est un col de jaconas, avec des bandes de jaconas festonnées et brodées, que l'on coud sur le col, en y faisant un point turc à la place de cette énorme dent de loup qui n'est là que pour tenir la place du point turc. Tout dessiné sur beau jaconas, ce col coûte 1 fr. 25 c., au coin de la place Vendôme.

Le N° 5 est une petite fleur que l'on brode aux trois coins d'un mouchoir : le quatrième coin a le chiffre.

Le N° 6 est un tour-de-tête en rubans de velours écossais. Achète 28 centimètres de canetille blanche ; 2 mètres 40 centimètres de ruban de velours écossais large de 4 centimètres ; tailles-en huit mor-

(1) Ze grett britanni-a.

(2) Ze coloss-moster.

(3) Ze tcherriss robbeur.

ceux de 10 centimètres chacun; formes-en huit boucles que tu réunis du bas par un pli rond; tailles-en deux morceaux de 14 centimètres, deux de 18, deux de 22; effile-les d'un bout sur une hauteur de 4 centimètres; de l'autre bout, couds trois de ces six morceaux au bas d'un des côtés de la canetille; couds de même les trois autres morceaux; sur ces trois morceaux, couds les quatre boucles; sous les quatre boucles couds le morceau de ruban de 54 centimètres, qui doit te rester, et tourne-le en spirale autour de la canetille pour venir être cousu en dessous du côté opposé.

Le N° 7 est un nœud de ruban terminée par un effilé; ces nœuds se placent de chaque côté des petits bonnets du matin.

Le N° 8 est un manchon-essuie-plume.

Tu prends un morceau de velours long de 10 centimètres, large de 12; tu y brodes au milieu et en or la lettre initiale du nom de la personne à laquelle tu le destines; tu achètes 40 centimètres de petite gaze ronde en or, que tu coupes en deux dans sa longueur; à chacune des extrémités tu fais un nœud, tu laisses dépasser un peu de ganse pour l'effiler et en former comme un petit gland. Tu tailles sur ton velours un morceau de gros-de-Naples noir; tu étends ton velours sur une table; tu le couvres d'une couche de ouate noire; tu le recouvres de gros-de-Naples noir; tu couds ensemble dans sa largeur le dessus et le dessous du manchon; tu le retournes à l'endroit; des deux côtés, tu réunis le dessous au dessus par un surjet; tu fronces ce surjet, jusqu'à ce que l'ouverture n'ait que 6 centimètres; tu y couds la ganse d'or, et tu la termines par deux boucles qui laissent retomber les glands. Ce manchon sera un peu plus grand que le modèle.

Le N° 9 est une pèlerine-cardinal. Afin que ces pèlerines brident du bas et tombent plus droites du devant, on y marque

ces trois plis sur chaque épaule. Tu peux faire cette pèlerine en étoffe pareille à ta robe, en tulle de coton blanc ou en tulle de soie noire, que l'on recouvre en partie avec deux ou trois rangs de dentelle haute de 6 centimètres, cousue à plat tout autour, et formant un pli à la pointe du devant, afin de remonter à plat. On ne coupe ces dentelles que dans le haut. Tu peux ajouter un col en tulle de coton blanc ou en tulle de soie noire, taillé sur le modèle N° 4, et tu y coudras aussi de même, tout autour, deux ou trois rangs de dentelles. Je te ferai observer que tu diminueras ce col et cette pèlerine, de la largeur de la dentelle que tu y ajouteras.

Le N° 10 est un dessin de tapisserie pour chaise, chauffeuse, cabas ou tabouret.

Le N° 11, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le fond de cette tapisserie est noir; le fond des rosaces est blanc. Cette chaise, faite en bois d'ébène, à pieds et à colonnes torses, est très-jolie.

Voici maintenant quelques toilettes que je soumets à ton bon goût. Pour bal: jupe d'organdy, ourlet de 10 centimètres; seconde jupe d'organdy, plus courte de 10 centimètres, ourlet aussi de 10 centimètres; la jupe de dessus, relevée des deux côtés du lé de devant par un nœud de ruban dont les deux bouts sont effilés. Corsage à pointe, orné dans le haut d'une draperie; manches courtes et plates, terminées par deux ou trois biais relevés sous le bras par le petit nœud N° 7. Cheveux en bandeaux, à la *Madone*, surmontés d'un bandeau de petites roses sans feuilles, allant finir sous la tresse derrière la tête; peigne avec cintre en or. Gants blancs amadis; bracelets de velours noir serrés par une boucle, et dont un seul bout pend enfermé dans un sabot d'or. Ces bracelets doivent terminer les gants, et ne pas laisser voir le bras entre eux et les gants. Ils coûtent 3 fr. 50 c., rue de la Paix.

La même toilette en crêpe ou en gaze de Chambéry, au lieu de nœuds de ruban pour relever la jupe, une petite couronne formée de sept petites roses sans feuilles; une pareille petite rose relevant la manche sous le bras, et une pareille couronne de roses entourant les cheveux par derrière.

Pour dîner prié : robe de pékin rayé, violet et blanc; manches longues et plates; une frange torse, haute de 6 centimètres, formée de soie violette et blanche, imitant les raies de l'étoffe, placée au-dessus du coude, un peu en remontant sous le bras, de manière à imiter une manchette; corsage décolleté, à pointe, lacé derrière; pèlerine en dentelle blanche; cheveux à l'anglaise; tour-de-tête en rubans de satin violet et blanc, N° 6.

Ou bien robe de barège bleu, ornée de trois plis de 10 centimètres, espacés entre eux de 10 centimètres; corsage décolleté à pointe; manches courtes, terminées par deux bouillons formant manchettes; pèlerine de dentelle noire; les cheveux en bandeaux; la tresse de derrière traversée par une longue épingle dont la tête, terminée par un long gland arabe bleu, noir et or, retomberait en se balançant à gauche. J'oubliais de te dire qu'une *étrole* en hermine serait très-bien pour enrichir, embellir, réchauffer un peu ces toilettes, et je te préviens que Dragicse-Vic-Dolly vend ses fourrures à prix fixe.

Pour faire des emplettes : robe de mouseline de laine à raies noires et chocolat; corsage colleté, à pointe; manches *amadis*, pèlerine-cardinal en étoffe pareille; manteau de mérinos noir ayant, au lieu de trois fronces, jusqu'à six fronces, de manière à former comme une longue pèlerine serrée sur la taille; manchon; voile de tulle de soie noire entourant le chapeau de velours noir; cravate de cachemire orange; le nez rouge et les yeux pleins de larmes.

Mon Dieu ! que l'hiver est laid !.... C'est à-dire, mon Dieu ! que l'hiver on est laid !

Adieu, ma bonne petite ; chante le *Bal des Pauvres*, ces touchantes paroles de mon frère qui ont inspiré une si touchante mélodie à madame Molinos Lafitte, et si tu n'espas en voix, mange des *bonbons Mauritains*.

J. J.

Épiphémérides.

RELIGION.

22 février 632. *Pèlerinage de l'ADIEU.*

C'est ainsi que les Musulmans nomment le dernier pèlerinage que Mahomet voulut faire à la Mecque, peu de jours avant sa mort. Ce grand homme partit de Médine accompagné de toute sa maison, et suivi de cent quatorze pèlerins accourus de toute l'Arabie. Reçu à la Mecque comme un triomphateur, il y enseigna lui-même au peuple, du haut d'une colline, les pratiques du pèlerinage. Il proclama la formule qui consacre la profession de l'unité de Dieu. Le jour des sacrifices, il monta en chaire et prononça un discours dans lequel il supposa encore qu'un verset du Coran venait de lui être envoyé du ciel. Enfin, après avoir rempli tour à tour les fonctions d'iman et de souverain, il termina son pèlerinage par la réforme du calendrier arabe. Cette réforme, qui contribua puissamment à l'affermissement et à la propagation de l'islamisme, fut le dernier acte important de la vie de Mahomet.

Mosaïque.

Honneur à qui est dû honneur.

Apprends, tu auras.

Il faut entendre, voir et se taire.

Proverbes allemands.



Ayuntamiento de Madrid

Le Bal des Pauvres.

ROMANCE.

Paroles de M^r de PUSSY. Musique de M^{me} MOLINOS-LAFITTE.

Accomp^t de Guitare par M^r CARCASSI.

Allegretto.

GUITARE.

Allegretto. *Brillant.*

CHANT.

PIANO.

De l'o-pé-ra brillent les feux ma-gi-ques le ri-che

ac-court à ce bal gé-né-reux que font si tard au pied des froids por-ti-ques, ces trois enfans, une femme est près d'eux; pom-pes du bal pour

Apuntamiento de Madrid

eux ne sont point fai - tes leurs traits souffrants sont flé - tris par la faim.

Heu - reux du jour, Dieu sou - rit à vos fê - tes; dan - sez, dan - sez, mes

fils auront du pain, dan - sez, dan - sez, mes fils auront du pain.

ralent.

2.

Que la bonté plaît sur un beau visage!
 Moi, je fus belle et charitable aussi;
 Aux orphelins je donnais davantage,
 Donnez aux miens et je dirai: merci!
 Pauvres oiseaux, battus par les tempêtes,
 Que leur faut-il? un peu d'ombre et de grain...
 Heureux du jour, Dieu sourit à vos fêtes,
 Dansez, dansez, mes fils auront du pain;
 Dansez, dansez, mes fils auront du pain.

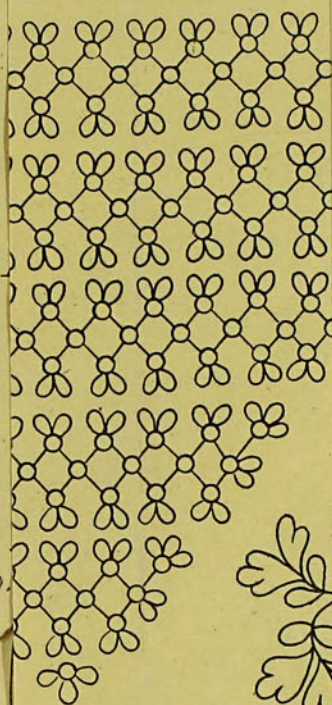
3.

C'était la voix de cette pauvre mère
 Qui, sans asile, errante avec ses fils,
 Vint abriter leur veille et leur misère
 Sous la splendeur de ces riches parvis.
 Eux, admiraient l'or des belles toilettes,
 Elle songeait aux dons du lendemain.
 Heureux du jour, Dieu sourit à vos fêtes,
 Dansez, dansez, mes fils auront du pain;
 Dansez, dansez, mes fils auront du pain.

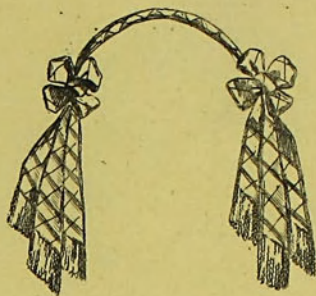


Ayuntamiento de Madrid

Nº 1.



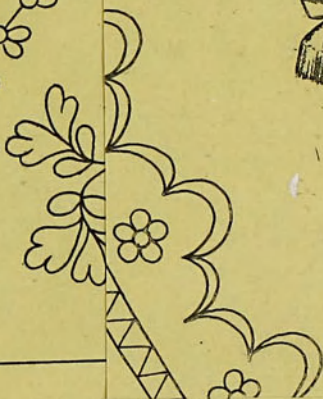
Nº 6.



Nº 7.



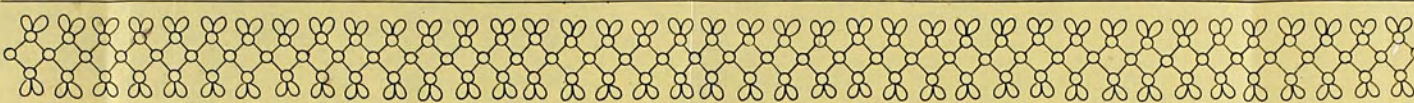
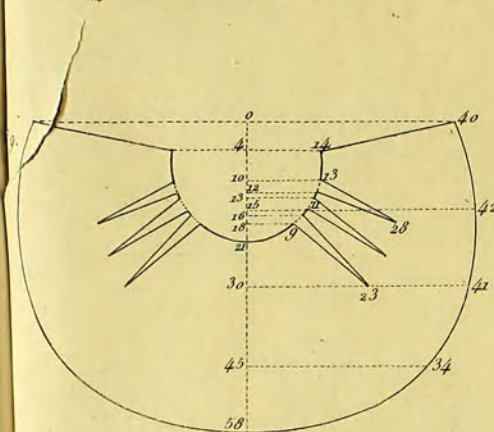
Nº 9.



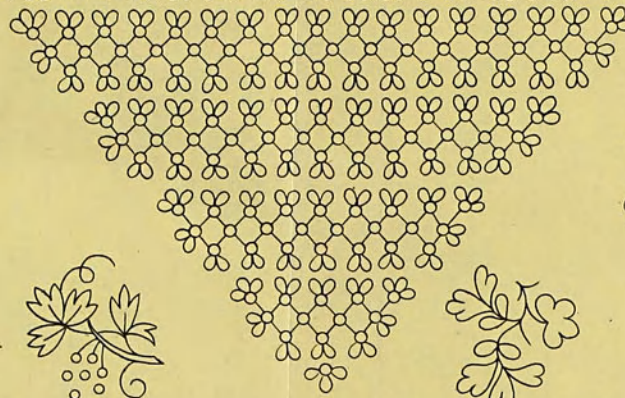
Nº 3.



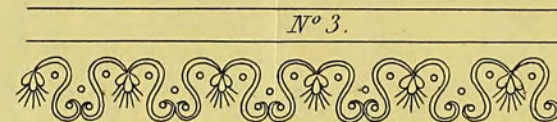
Ayuntamiento de Madrid



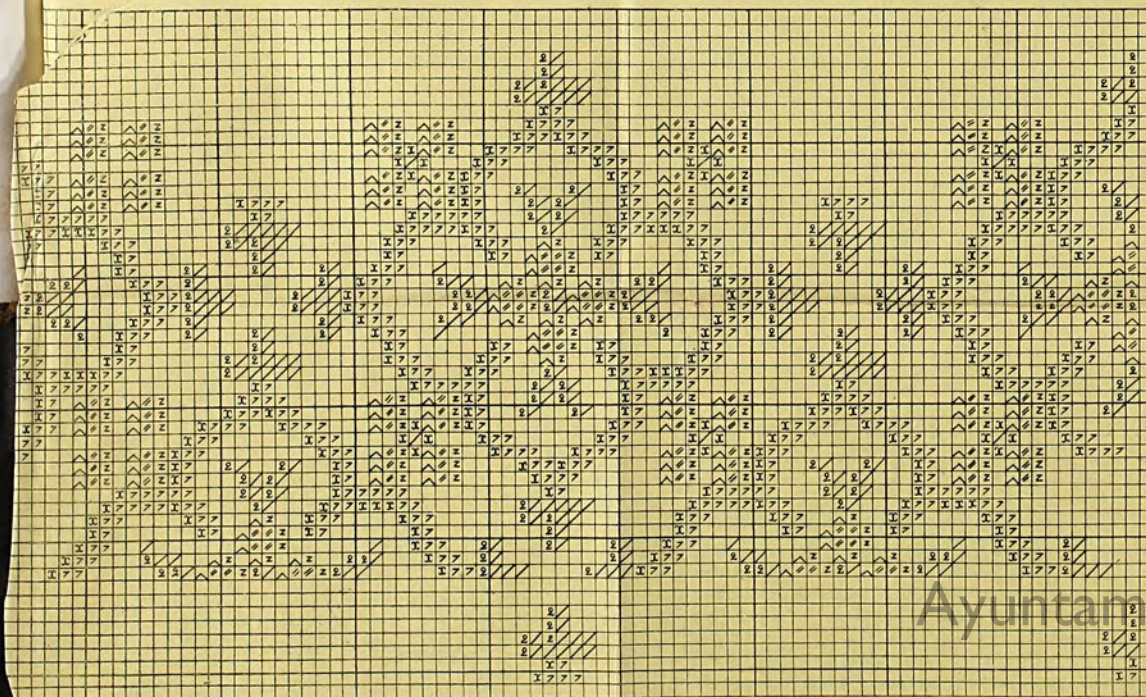
N^o 2.



N^o 2.



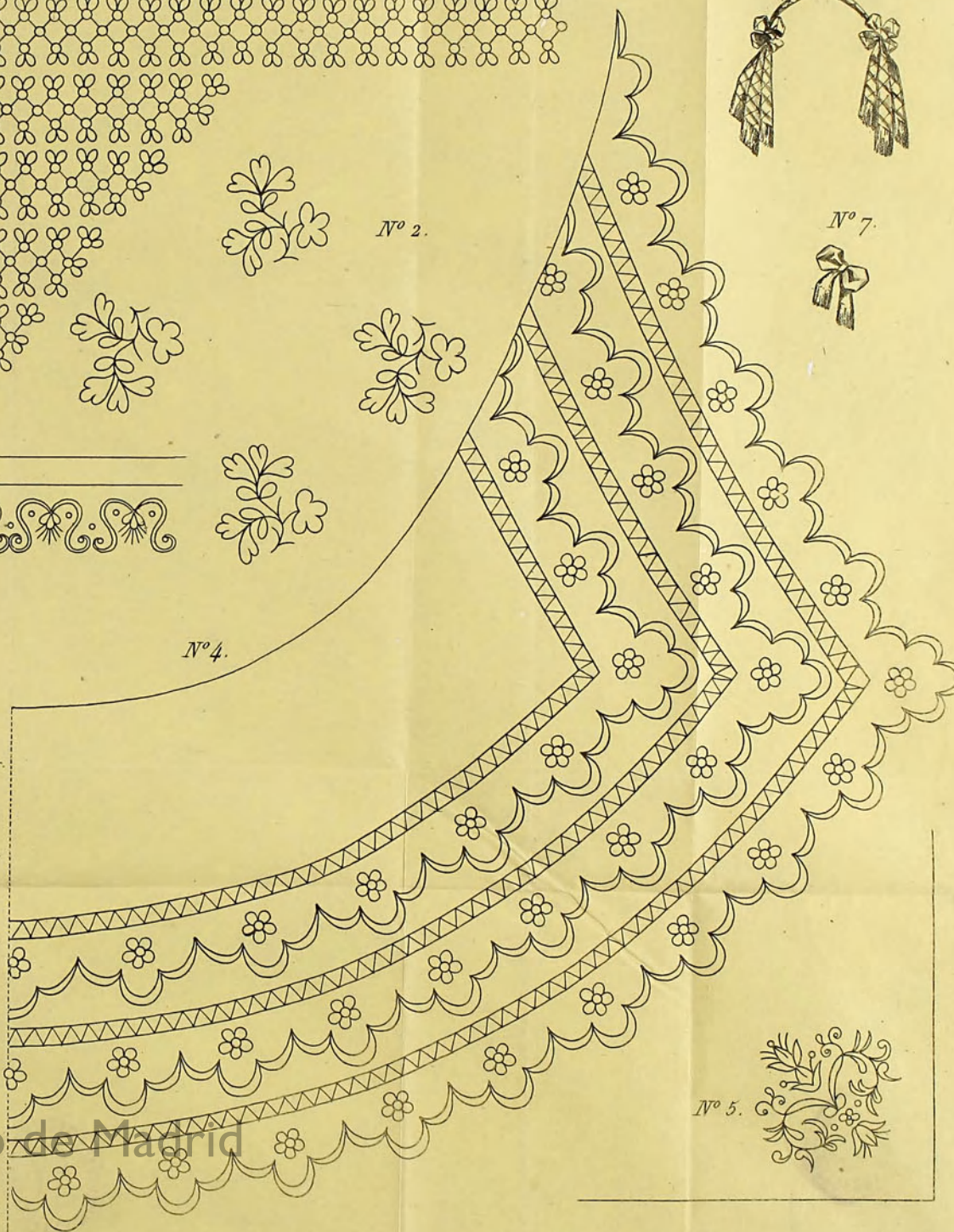
N^o 10.



N^o 11.



N^o 4.



N^o 6.



N^o 7.



N^o 5.



Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

Chlodsinde.



Jal. des Femmeselles 10. année 3. N°.

Imp. Lemeray, Benard et C.

Le roman de Chlothsind
Ayuntamiento de Madrid